

DOMINIQUE PETITJEAN

RECHUTES

RECHUTES

SUR
LE CHEMIN
DE LA PAGE

Avant propos

LES strophes de ces "RECHUTES"
que mon âme et mon esprit se disputent
ne sont que des fragments d'un seul et même miroir
dans lesquels tout un chacun peut voir
le savoir que je n'ai pas acquis,
l'amour que je n'ai pas conquis,
d'une vie que je n'ai pas saisie.

VOYAGE DE MON ÂME

UN AMOUR DÉPOURVU DE VISAGE

page : 7

LA FORÊT DE MON OMBRE

page : 19

CASCADE

page : 43

LE CHEMIN DE LA PAGE

page : 61

LE TEMPS, EN DERNIER LIEU, JE L'AI PERDU.

page : 81

COSMAGONIE

page : 103

MON ÂME

page : 115

CHEMINEMENT DE MON ESPRIT

RECHUTE - I -

page : 133

RECHUTE - II -

page : 151

RECHUTE - III -

page : 167

ÉPILOGUE

RECHUTE - IV -

page : 183

UN AMOUR
DÉPOURVU DE VISAGE

*L'orgiasme
où, en l'écrivant,
mon âme tourmentée se détache
du tohu-bohu d'un commencement.*

LAS de recopier fidèlement les livres je m'enhardis,
armé de ma propre plume,
sur le chemin des pages qui repasse,
vierge encore de la rencontre d'un visage,
par la promesse que s'était faite le garçon rêveur
troublé par les emballements de son cœur
dans un torse élargi et une taille agrandie,
d'être ravi par la belle énamourée
qu'Éros désigne le jour venu
à l'homme ouvrant les bras à l'inconnu.

PRÉCÉDÉ par les mots déjà mis sur toutes choses
j'attends de cette ballade
que l'ébranlement de la chair impose
au point que l'écho de la rime dépassée
ne sera sur mes doigts compté,
qu'elle me rapproche de la silhouette de la femme
qui se dénude
opale sous la lune,
à suffisamment de lieues
pour ne pas lever les yeux
vers le grondement de tambour
d'un cœur fou de se rapprocher du jour
où il sera le conquérant à son tour.

REMETTRAIS-je à demain ma rencontre avec la Vénus
ruiselante de boucles brunes
sous la douceur d'une lune
qui, dans les retraits silencieux
de la beauté ronde de ses retours,
ne cesse de rajouter des jours
à l'impatience de mon sang d'être initié,
dans une étreinte opportune,
aux plaisirs charnels de l'amour,
si de nouvelles et belles phrases
ne déroulaient devant mes yeux
les pleins et les déliés d'un idéal amoureux ?

Si l'art d'aimer est sécrété par nos poèmes
avant de se retrouver dans notre sang,
maintenant que me sourient les tournures avenantes
des phrases intrigantes
qui éclairent par avance
le plaisir des sens,
cette quête de la bien-aimée
m'acheminera-t-elle vers son terme
tant que je n'aurai d'autre but
que de la bien rimer ?

DIS-toi, mon âme,
qui fidèlement m'accompagne et boit mon pleur
de ne toujours pas être un chevalier vainqueur,
que nous seront précédés, en toutes saisons,
sur la ligne fuyante de l'horizon
par les tournures mouvantes
des phrases désirantes
tant que du fond d'une intime fêlure
tu me susurres
que le quotidien oscillant du chemin partagé
ne nous soit moins enchanteur,
une fois dépassé le plaisir charnel d'aimer,
que la broderie des rimes y conduisant mon cœur.

SEULE confidente de mon poème
tu partages, mon âme,
l'amour et son manque ayant été scandés,
voilà bientôt huit siècles par les troubadours
le long des sentes fleuries qui mènent
aux château de hautes tours de leur reine,
ma folie d'arpenter sous un nouveau jour
le chemin blanc des pages
où l'idylle tissée avec les mots de mon bagage
se rapproche, à la lumière des nuits,
de la beauté des traits désirés de l'aimée
poursuivie dans des rêveries.

JE ne peux incriminer ma plume
de me priver de ma dulcinée
puisque le talent demandé
pour transcrire un rêve
n'est rien en comparaison de l'abattage
que le chevalier doit déployer
pour conquérir l'élue
à l'intimidante beauté.

UNE manie triste d'écrire réveille en moi cette prière
dont le chapelet de mots est appelé à se transmuier
en perles de sang de la promesse qui accordera,
sensible à l'amour courtois
des poèmes qui l'instruisent
sur la manière noble de conquérir
que se doit d'accomplir
le chevalier de son choix,
les intimités permises
à la voix de mon émoi.

TANT que ma plume allante
devancera mon attente
en tressant,
avec des boucles de mots d'encre noire
perlées de rimes chatoyantes,
le portrait de celle vers qui je vais,
jamais je ne verrai dans le miroir
confident sans mémoire de son boudoir,
l'élue de mon cœur me sourire
en démêlant ses longs cheveux défaits
par la tendre sauvagerie
d'une première nuit d'amour.

AVANT que la mort prive mon âme de son dernier mot
vais-je traverser le retour des saisons
sans que ne s'entrouvrent, dans une pâmoison,
les lèvres de la dame à la bouche cerise
qui enlumine les pages du roman
qui enferme les amants
dans le carcan de l'amour courtois
qui élève le vulgaire au-dessus du grivois,
et de ne plus jouir de découvrir
la quintessence de mon désir
lorsque s'accouplent les rimes embrassées
avec lesquelles je devise ?

TOURNE le dos, mon âme,
à ce refrain d'un autre temps
où le héros demeure cet éternel prétendant
qui embrasse l'ombre de sa dulcinée
avec de la terre entre les dents,
car ce n'est qu'en accordant ma pâle figure
avec ton genre féminin
que les avances libellées de ma main
sauront séduire plus d'un gai compagnon en chemin.

L'INSISTANCE de l'éplorée
pour que j'en finisse avec la romance
et que mon sang s'affirme enfin en sa présence,
car lassée d'attendre que la rime que je ne sais prédire
ne me dévoile la manière de noblement couvrir
la nudité de sa beauté qui, soir après soir,
sans le fard, se fane dans les miroirs,
au lieu de mon allégeance à ces instances me jette
comme chevalier des mots audacieux
dans les bras d'une muse putassière qui,
ma chair désormais faite verbe,
me prostitue pour d'autres yeux.

Un amour dépourvu de visage

LES aspirations de mon âme
à aimer ou à être aimée
étant dénouées, dorénavant,
par le seul plaisir d'oser les écrire,
d'insolentes phrases serpentine
prennent possession de mon être
en passant par mon anus.

QU'IL n'y ait point de salut
en dehors d'une poésie crue
pour mon âme qui s'acoquine
avec les rimes libertines
qui enveniment la phrase serpentine,
je ne puis d'autant moins en douter
que ma plume s'attarde
sur la tentation qui s'accroît
que me darde,
au moins une foi,
un phallus dans mon anus.

AIGUILLON zélé des songes
qui la font reine dans une solitude
ma plume me fait accroire que je perdrais mon âme
si, dans une étroite dictée
par la seule appétence des sens,
se rompt l'enchaînement des mots
qui éloigne ma vue de la femme nue
pour que s'intensifie,
dans la noirceur de mes nuits,
la danse des rimes perverses qui se relancent
tant que dans l'envolée compulsive
de la strophe transgressive,
ne finisse par advenir
la pointe affinée de mon désir.

AUSSI longtemps que ne sera rompus,
en m'adonnant aux réjouissances que l'on n'avoue
pour les garder taboues,
les entrelacs des rimes complices
du penchant d'une psyché duplice
en déflorant sur le papier
une sensualité contrariée,
je resterai l'otage
de ce poème dépourvu de visage
où l'attente de son désir de jouir
de la chair dans son envers
se retrouve emportée par les tourbillons
de la déraison.

ALORS que le gentil rimailleur feint d'ignorer
la mise en branle des péchés véniels
enfouis dans son enveloppe charnelle
par les rimes qui s'entr'appellent
dans sa ritournelle,
de vous à moi,
en lieu et place des mots couillus
qui s'enfilent dans la strophe malotruie,
seule une bite,
en me stigmatisant le trou du cul,
inscrirait mon déni dans la vie réelle.

MAIS l'effacement de mon corps
sous l'emprise des signes
est devenu tel que mon âme ressent,
maintenant que des rimes canailles
exposent ouvertement la faille
par où s'épanche l'humeur d'encre noire
des mots choisis par mes sens introvertis,
la nécessité d'ériger sans détour
une chambre d'amour
dans les bas-fonds de la poésie.

TOI l'ami qui a suivi ma plume jusqu'ici
si tu veux partager, toute honte bue,
la licence du poète de mettre à nu
le désir de sa chair,
sans attendre que sa muse,
en éternelle insatisfaite de la finesse
de la tournure qui accentue le rebond des fesses,
ne l'attelle à déniaiser la phrase confuse
de s'être étendue sans retenue
depuis son débuts
sous mes doigt,
encule-moi.

Si la poésie est ton penchant
et si ton immixtion dans ce poème te plaît
alors, ami lecteur,
comme tu le ferais avec mes fesses,
maintiens ton livre ouvert
et crache dedans.

DÈS lors que ces amours de roubignolles
dont raffole mon âme frivole
ne se trament sur ma page
que si l'ombre d'un voyeur vient se mêler,
par-dessus mon épaule,
aux incartades qui affriolent,
nous calquerons chacun de nos gestes,
mon ami,
sur les audaces
des phrases salaces
de cette prétendue poésie.

Un amour dépourvu de visage

PLUS aucune de mes phrases
ne deviendra poème, mon ami,
maintenant que ton pal commue
en plaisir igné de la chair
la tentation d'une âme
de s'incarner dans un corps
qui, dans une intense jouissance d'amour,
embrasse la fatalité de la mort,
alors que soufflait d'autant plus fort
le verbe qui l'y poussait
quand l'éternité de son vol s'en approchait
pour que jamais, blanche colombe,
elle n'y succombe
tant que ma défroque,
couchée dans la tombe,
ne soit dépouillée de son ombre.

RETIRE ton bâton de chair
de mon anus, mon ami,
pour que de nouveau je le salive,
et toute la souillure je l'avalerais
de sorte que tu n'aies de cesse de le beurrer,
bien au-delà du gland,
d'excrément.

VOIS, ô mon ami qui,
sans prendre le temps de me lire,
m'entrepris,
à faire aller et venir lentement
ton bâton emmanché dans le trou de mes fesses
si tu veux me faire chier,
abondamment dans les cieus,
comme un bienheureux.

CHACUN s'agenouillant pour mieux s'élever
dans l'amour du père tout puissant
chiant à travers nous,
savoure, ô mon ami,
sans même la goûter,
cette merde que je me suis mis,
en toilettant tes couilles,
sur les doigts et sur le visage.

TA verge, mon ami,
sitôt que me saisit le désir de l'écrire,
redevient dans ma bouche ferme et longue,
révélant ainsi notre appétit pour la merde,
tout du moins poétique,
aux amateurs férus des pages
où les ombres mêlées de nos corps écartelés
par les désirs aiguisés par le tranchant des mots
font la roue dans la cage du langage,
ce qui incite le curieux qui ne détourne pas les yeux
à s'ébattre lui aussi,
ragaillardé par cette audace de l'esprit,
dans les mirages d'un enfer d'un nouvel âge.

D'EMBLÉE, amis, rejouons la scène
où nous affrontons la mort à venir dans l'obscène
lorsque je suce vos bâtons de chair
salis à mon envie avec les mots choisis
afin que nous jouissions clairement du sens
du dérèglement de nos sens
si bien que mon âme m'intime,
pour que ne s'épuise l'outrance des rimes,
de rester fidèle à une enfance
où la jubilation obtenue
à proférer des mots crus
différait l'attente aiguë
des plaisirs inconnus du cul.

Un amour dépourvu de visage

AMIS qui m'accompagnez sans visage
au long des pages de cet ouvrage,
l'heure est venue de se déprendre
de cette poésie qui nous relie
sinon, comme je ne trouve le courage
de priver mon âme de son voyage
dans la barque du langage
où, sans jamais y mourir,
elle se vautre dans mon désir,
sur combien de pages encore vais-je être supplicié
par l'épée d'amour du lettré obligeant qui ne se lasse,
pour suppléer l'homme dont l'absence ne s'efface,
d'abonder dans le sens d'une licence
qui s'écoule en inversant nos sens ?

QUE mon âme ne réponde plus au féminin
quand sa soif d'être aimée submerge mon sein,
il en sera alors fini de nos amours de loin,
ô mes amis en poésie,
puisque jamais je ne poursuis,
en dehors de l'écrit,
le ravissement des cœurs
à l'enfant promis.

ACCEPTONS mes amis,
pour en finir avec l'insanité de ce débordage
qui macule le linceul blanc des pages
où nos ombres enlacées, désattelées de nos corps,
roulent effrénément vers la mort,
que chacun ait épuisé jusqu'à la lie de l'opprobre
le chaudron des tentations d'une âme orpheline
de l'amour du père qui domine
et que ma plume laisse,
à celles et ceux qui s'en retournent offensés
par la pente dévalée par cette poésie de caniveau,
le dernier mot.

poème relu et modifié, le samedi 26 avril 2025

LA FORÊT
DE MON OMBRE

Une ambiguïté partagée.

“LA forêt de mon ombre” tu ne connais pas
aussi, si tu le veux,
à l’orée de cette fable rejoins moi,
j’y suis nue sous une chemise et toi
habillé comme un roi.

ENTRONS alors dans le silence de notre forêt
avec lenteur puisque,
précédée par une lune heureuse d’être ronde,
je regarde mes pieds nacrés
se perler de la rosée
de l’herbe du sentier
alors que tu la foules à mon côté,
mon ami, mon roi
droit comme un valet sans bras.

COMBIEN de pas dois-je compter
sur ce chemin où les fleurs sont d’un jour
et les siècles de bois
avant de lever les yeux vers toi
mon amour
qui, en réponse,
tendrement me sourit.

La forêt de mon ombre

PLUS en avant dans la forêt
j'aime sentir ta main,
déposée par moi,
se complaire au dandinement de mes fesses
qu'accentue ton attitude
de plus en plus lascive,
ô mon ami.

ET si je tourne,
au-devant de toi,
en étendant les bras,
ce n'est pas pour te montrer mes fesses de gazelle,
ô mon amour de roi qui enflamme ma joie,
mais pour déboussoler le vent félon
dont les étourdissantes caresses
décrochent les feuilles jaunies
car déjà vieilles
d'un seul et merveilleux printemps.

Ô mon roi,
soit je courais,
soit je dansais bêtement avec la lune
avant que tes mains,
sous ma chemise,
ne domptent mes deux gazelles de fesses
bondissant dans cette clairière
où les plus timides des fleurs
s'ouvrent au passage de notre bonheur.

La forêt de mon ombre

EN me troublant plus encore
que les hardiesses du vent
qui se renforce en me croisant,
tes mains, ô mon amour,
relèvent ma courte chemise puis,
par-dessus ma tête,
jettent celle-ci au loin et là,
sous un dais de feuillage incrusté d'astres scintillants,
devant toi je suis nue.

LA lune pâle et son troupeau d'étoiles,
les arbres toujours plus hauts de la forêt,
les fleurs colorées du printemps parfumé
où s'accouplent sans se cacher
du plus âgé des mâles victorieux
à la plus légère des éphémères,
chacun, chacune, tous, ô mon roi,
comme mon corps vierge et nu,
s'offrent à l'amour,
s'offrent à la mort.

APRÈS que les grands arbres millénaires
qui sagement se fortifient,
avant l'arrivée de l'hiver,
d'un cercle agrandi,
nous aient montré comment,
pour que s'entrecroisent nos doigts,
te serrer contre moi
écoutons, mon ami,
le badinage de cette source
qui invite nos cœurs à voguer là
où les conduira la fougue
de nos futurs baisers.

La forêt de mon ombre

DANS tes yeux
brillent
toutes les étoiles du ciel,
ô mon amour,
quand tu me dis,
en écartant les cheveux rebelles
de mon visage,
« je t'aime »
avant de m'embrasser.

Ô qu'il est bon d'être aimé
autant que son cœur aime ;
ô qu'il est bon,
ô mon roi,
de perdre son souffle
dans un baiser !

TES baisers m'aspirent dans un monde
où rien n'est plus
et mon âme,
dans une spirale infinie,
y choisit si loin
que dans ta bouche alors je respire,
ô mon amour, ô mon roi,
en échange de mon corps,
apprends-moi à t'aimer.

La forêt de mon ombre

SUR tes lèvres grisées
par le parfum miellé de mes cheveux
ondoyant jusque parmi les fleurs
je butine tes « Ô mon amour que j'aime »
mais bientôt, impatiente de savourer
dans la pâmoison d'un baiser
les mots sucrés de ton souffle enivré,
je plante mes canines
dans ta langue vipérine
sans que tu ne me l'aies demandé.

AVANT que ne soit achevé le prélude
de mes doigts mutins qui te dénudent,
le serpent débusqué de ta braguette
vertement s'érige car empressé de cueillir
une rose encore enclose en son désir ;
ne comptons plus, mon ami, ces étoiles filantes
qui, pour flécher d'un même trait nos cœurs,
srient brièvement l'épaisseur de la nuit
du signe que nous nous aimons.

DÈS lors que ne faiblit le serpent
qui s'est agrandi contre moi
et que nos langues,
dans ma bouche,
se tutoient,
c'est au monde des ombres de la forêt
que j'appartiens désormais,
puisque ne sera rompu à ton réveil
par la lumière tranchante du soleil,
notre plaisir à se connaître nus,
ô mon roi
dont les barrières de la raison
ne résistent à l'inclination
d'aller vers de nouvelles sensations.

La forêt de mon ombre

Ô mon amour,
tes mains larges et puissantes
inclinent mon visage
pour que, dès la margelle de mes lèvres,
nos langues s'enroulent
pour puiser l'eau mêlée
qui abonde dans nos baisers
puis, avec retenue, le relèvent
si j'embrasse jusques aux larmes
qui débordent de l'étonnement de mes yeux,
le long serpent.

LE serpent dressé fermement vers le ciel
ayant obtenu, mon ami,
sitôt la délicatesse de mes doigts
le zèle de mes lèvres,
commande que ton émoi s'efface
devant ma soif de toute sa présence
dans la chair de mon corps.

JE voyage dans les cieux
lumineux de tes yeux,
respire le vent ébouriffant de ta poitrine
et me baigne nue
dans l'eau écumeuse de tes baisers,
ô mon roi des rois qui me couche
sur la pierre de ses ancêtres,
pour m'aimer.

MON amour,
existe-t-il un péché plus grave que de te mentir ?
Comme cette rouerie de mes longs cheveux
qui, rejetés en arrière,
frangent la pierre
d'une corolle somptuaire
pour dévoiler mon ventre fendu
où se loge mon plaisir de pucelle
quand l'heure n'est celle
de mes menstrues ?

TON assurance que tant que le serpent
ira bandant jusqu'à me faire rougir
je jouirai du plaisir
de m'ouvrir en mon milieu
comme la pulpe d'un fruit cueilli
autant de fois que je le désirerai,
ne calme mon cœur qui toque
le temps que nous perdons
à observer les cycles de la lune et de ses lois
et toi, ô mon roi des rois,
avec plus encore de rigueur que moi.

MES seins prolongés loin devant
par des tétons de jouvencelle sont devenus,
jalousés tour à tour, si pointus
que l'arc de mon jeune corps se tend,
ô mon roi,
vers le contact objectivant du serpent
que tes reins brandissent à bon dessein
comme le brigand repent
son gourdin.

La forêt de mon ombre

RIEN si ce n'est toi,
ô mon roi,
ne me rattache au monde
puisqu'aux plaisirs incandescents
de l'amour charnel
je ne puis m'ouvrir
sans au ciel en mourir.

POUR plus que je ne sois cette enfant
qui souffre de ne recueillir
dans les replis de sa chair
l'amour infini de sa prière
vient ce moment,
ô mon roi,
où le serpent,
gros du flot de sang
qui rougeoie la flamme de tes yeux
dans ton effort de contenir le temps,
me pourfend.

Ô mon roi, mon amour
qui, dans le ciel,
s'est couché au-dessus de moi
pour que nos corps ne se désancrent
dans les assauts des vagues creusées
par la tempête qui nous m'emporte,
les étoiles scintillantes de tes yeux
emmêlées à l'or de tes cheveux
pleuvent sur mon visage
et mes deux seins de lune,
alourdis de caresses,
chavirent dans la nuit des temps
maintenant que les rives labourées de mon ventre
engloutissent l'entièreté
de ton serpent ardent.

VAINCU,
pour avoir répandu sa substance
dans l'entaille de mon ventre
à jamais déflorée,
le serpent se retire
rouge du sang scellant notre amour,
ô mon roi qui méchamment a proféré,
en me perforant
aussi résolument qu'avec une lance,
le « Nom de Dieu »
comme le mauvais larron.

TON beau visage,
ô mon roi rasséréiné par les « je t'aime »
que déjà nos langues se ressouviennent
en se déliant de nos voix détimbrées
qui grommellent des insanités
dans l'escalade de nos sens
vers le sommet de la jouissance,
contre mon visage,
s'endort
dans un ravissement
qui ne cesse de me sourire.

Ô mon roi qui déjà dors
tu ne peux voir
le serpent de ton ventre redevenir,
comme les ailes
se replier en elles
du grand oiseau victorieux,
douceMENT falot.

La forêt de mon ombre

AVANT que ne s'installe la langueur
que tu ne m'aies choisie
que pour être la gardienne du repos
bien mérité de tes rêves,
ta cuisse et ta jambe de gauche,
ô mon roi,
recouvrent en travers de mon ventre,
le poids qui m'élançait tout à l'heure.

Ô mon amour tu t'éveilles
sans voir que dans la pureté des cieux
les étoiles se sont rapprochées de tes yeux
car déjà ta bouche,
en s'ébrouant contre leur joliesse,
redresse la pointe de mes seins
pour leur confier que le serpent s'est,
dans les replis les moins avouables
d'un rêve luxuriant,
gorgé de feu
plus encore que de sang.

VIENS plus près de mon cœur,
mon ami,
car loin des privautés qui,
si elles n'étaient crues,
seraient déroutantes,
prises par un serpent
de plus en plus audacieux,
je ne sais plus
qui je suis.

La forêt de mon ombre

QUE tu es courageux,
ô mon roi,
pour fourrer ta langue entre mes dents
au moment même où le serpent,
raide sur toute sa longueur,
pénètre plus avant
ma chair entrouverte.

DÈS l'instant où le serpent,
ressuscité de sa petite mort,
s'introduit dans l'autre
voluptueux de mon ventre,
toi et moi, ô mon roi,
nous retrouvons,
tels des lions évadés de leur cage,
une animalité sauvage.

AVANT que le galop du plaisir
ne te transporte
au fin fond de la nuit
de derrière tes paupières
où la douceur de la voix
et la tendresse de mon roi,
dans des rugissements de lion,
ne sont plus les mêmes,
tes yeux me disent dans un éclair
que tu m'aimes.

La forêt de mon ombre

Ô mon roi,
plus je m'agrippe à ta crinière
et plus tes reins se fient à leur élan,
attendu que ton serpent,
gorgé de feu plus encore que de sang,
nous culbute de ciel en ciel
avant de défaillir
aux portes du huitième.

CONTRITS d'être tombés,
désunis,
du plus haut du ciel dans un lit défleuri,
nous nous retrouvons,
mon ami,
avec le serpent débandant,
maculés d'écume et,
attestant notre soif de caresses
et nos fringales de baisers,
de rouges morsures
à moitié pardonnées.

LE ciel est rempli de gros mots
et de maints gestes indécents
commis par nous deux,
mon ami,
car sans attendre
de totalement nous confesser
la liste jamais close de nos péchés,
de nous aimer
déjà se fait.

La forêt de mon ombre

J'AIME quand ta langue cherche
ce qui lui reste à explorer dans mon buisson ;
un peu lorsqu'un,
puis deux de tes doigts
se faufilent dans la faille de mon ventre ;
beaucoup quand ton serpent
s'y glisse de tout son long ;
pas du tout,
mon ami,
la folie de ne point nous aimer.

MAIS dis-moi, mon ami,
toutes ces étoiles au ciel
brilleraient-elles sans nos yeux
et si « oui »,
pourquoi toujours tournent-elles
autour de nos « je t'aime » ?

NE sachant plus avec des mots me répondre,
tu fourres ta face altière entre mes cuisses
où là tu me jures, mon ami,
vite enivré par le goût de mon ombre,
de renoncer à l'eau des sources
où, sans l'ombre d'un mystère,
le même se dédouble à l'envers.

La forêt de mon ombre

TÊTE-bêche
à califourchon sur toi,
ô mon roi,
je ne puis empêcher
la pointe moqueuse de ma langue
de jouer avec la douce mollesse
de ton serpent ballant
et, plus encore,
de le sucer avec gourmandise
vu qu'au jouir sans agir
tu succombes prestement.

Ô comme cela m'est facile de réveiller
le serpent de ton ventre,
mon ami,
car avec lui chacun perçoit,
en son sein inversé,
la félicité vécue par l'autre
à aviver l'ivresse
où l'un se retrouve pris.

ICI, plutôt que là-bas,
je devance nos ombres
en quête de l'alcôve moussue
où ton serpent retrouve,
dans ma bouche qui le branle,
toute la raideur qui le fait long
tant et plus que j'aspire la jouissance qui m'envahit
à partir de mon clitoris que ta langue,
ô mon ami attentif à mes cris,
certaine de l'avoir trouvée,
s'emploie à bien titiller.

La forêt de mon ombre

PROFITANT des aises que je prends
pour avaler goulûment le serpent de ton ventre
ta langue maintenant s'attarde,
ô mon roi qui,
de roi des rois,
en oublie de l'être,
en bavant comme un gros escargot,
dans le trou de mes fesses.

MÊME en mordant le galbe
encore sans cri de mon autre fesse
tu ne peux empêcher,
ô mon roi,
que ton serpent me crache
en abondance dans la gorge
et partout le corps,
plusieurs fois encore.

CETTE sève épaisse,
ô mon roi devenu mon amant,
viens la savourer dans mes baisers
comme je veux que de nouveau
mon ventre s'ouvre
et que mes fesses se resserrent,
autant qu'elles puissent le faire,
sur tes dix doigts.

La forêt de mon ombre

MES petits amours de sein
ouvertement je les caresse
dans un accord avec tes doigts qui,
dans la fente de mon ventre
et le trou de mes fesses,
vont et viennent
certains que toute l'eau de mon corps va,
dans l'instant même,
nous inonder.

LE don des caresses advint
en nos mains,
mon ami,
dès l'instant où nous sûmes,
l'un contre l'autre frémissant,
être redevables à l'amour
de mourir un jour.

LA nature nous ayant créé
à l'image de nos mutuels désirs
nous faut-il,
mon bel ami,
ne jamais en changer
pour toujours nous aimer ?

La forêt de mon ombre

BIEN que tu te sois,
pour conquérir mon corps,
noblement affermi
je pressens que tes reins vont,
mon bel et tendre ami,
pour autant que ceux-ci s'arrondissent
pour que j'y enfouisse de plus grands outrages,
dans le lit secret de nos caresses,
s'en retrouver plus hardis.

POUR épancher ma soif de baisers
je pose mes lèvres sur ton sourire
en sachant que nos langues vont parier,
mon ami,
au jeu de qui perd gagne
sur la façon dont le serpent échouera
à me faire distinguer
la douleur du plaisir.

DE nous deux,
qui va décider du moment
où, à l'injonction d'une pulsion,
cédera le désir qui te traverse
que s'introduise en moi
comme il le ferait en toi le garçon
le serpent qui,
en devenant luisant
en s'agrandissant,
fascine mon ami
au-delà de la raison ?

La forêt de mon ombre

OLÉ olé mes deux gazelles,
pour qui de jouer à courir nues
dans la forêt ne suffit plus,
déhanchées,
attendez-vous à être croquées
par les mâchoires d'un lion.

LE déhanché de gazelle
de mes fesses jumelles
anime le féminin de ton manque, mon ami,
étant donné que s'est infiltrée
dans l'eau dormante de ta psyché,
que le plaisir de ma chair à s'ouvrir
pour accueillir
le serpent qui s'est raidi pour s'agrandir
surpasserait en volupté
celle de me pénétrer avec fermeté
pour défaillir.

LE jeu de mes fesses jumelles
à rebondir
avec l'agilité de la gazelle
devant le pas soutenu
d'une battue convenue
ébranle l'armure virile de ton sein
au point que, dans le creux de tes reins,
se niche le désir
de ressentir mon plaisir,
ô mon roi des forêts qui,
avant d'y saisir mon ombre
fréquentait, dans l'intimité secrète des nuits,
le démon succube qui entraîne ton âme
à se fondre dans le corps d'une femme.

La forêt de mon ombre

MES deux gazelles s'étant laissées
facilement empoigner,
de nouveau tu m'embrasses,
mon bel et tendre ami,
et mes mains, pour cela,
enchâssent ton visage
aussi naturellement que le plus long de tes doigts
me crochète le trou des fesses
pour me serrer contre toi.

COMME le serpent fomenteur ne cesse,
pour ne pas faiblir, de pervertir ton désir
je m'apprête, ô mon roi,
mon front contre la pierre
et mes seins pétris sans bonté par tes mains,
à renoncer au mystère des étoiles routinières
qui balisent la nuit noire
afin que ne s'y égare une lune cachotière,
pour l'ici-bas d'un enfer
où tes reins dans leur dessin
s'enferment.

L'HEURE étant venue pour moi de connaître
ce qui, en vérité, dans l'amour m'échoit
que, par mon anus,
le serpent bondé de ton sang
pénètre ton toi en moi
dans un emportement tabou
de ton sein jaloux,
étant donné que je ne suis,
depuis notre premier baiser bu près de la source
où le même se réfléchit à l'envers,
que l'ombre de la femme de ta psyché clivée,
ô mon roi qui agit,
dans un perpétuel désaccord,
avec l'un sans l'autre de ses deux corps.

La forêt de mon ombre

EN accomplissant ce geste
qui m'assoit sur ton ventre
tu n'es pas sans savoir, mon ami,
qu'ainsi le serpent va,
comme dans les plus sombres craintes
de ton âme pour elle-même,
mieux m'enculer.

Ô mon roi
maintenant que ton pal
détache de mon ombre
prématurément vieillie
sa crainte d'être délaissée
en cognant sur la douleur
qui ne meurt dans le cœur
de la petite fille qui buvait ses pleurs
de n'avoir pas de seins encore
et qui tenait secrète sa prière
de contenir l'amour infini
dans les plaisirs de la chair.

DE la salive qui perle la raie de mes fesses
pour que s'y glisse le serpent qui se dresse
à la glaire de mon ventre
qui savonne le va-et-vient
de plus en plus pressant de tes doigts,
je jouis des seuls plaisirs de la femme
que tu discernes en toi,
ô mon roi.

La forêt de mon ombre

J'AI suivi,
en glissant mes pieds nus
dans les pas de mon ombre,
un long chemin de mots
menant au cœur de notre forêt
pour que tu te reconnaises en moi,
ô mon roi,
lorsque tu m'empales
car, en-dehors de ce poème
où se décline une inclination fatale,
nos psychés inversées
ne se seraient croisées
dans l'ambiguïté.

SACHE, ô mon ami,
avant de retirer ta verge salie
de mon corps tremblant,
que si tu me possèdes de toutes les manières
c'est parce que,
pour mieux se confondre
dans la forêt des mots sombres,
nos ombres se dédoublent
de nos psychés qui nous troublent
afin que, des audaces du serpent
dans les profondeurs de sa chair,
n'en reste privé l'élus
qui en brandit l'attribut.

Ô mon ami, ô mon roi,
tout au long de cette fable tu as été
et tu resteras mon amant,
la noirceur de la poésie avortée de mes mots
ayant, avec ton consentement,
circulé dans ton sang.

poème relu et modifié, le lundi 28 avril 2025

CASCADE

*Pour ne plus aimer l'amour
avec les mots qui font l'amour
dans de longs poèmes qui,
de rencontrer l'aimée,
m'en empêchent.*

ÉCRIRE...

Si mes élans d'amour finissent dans cette impasse
c'est parce que ma plume s'empresse,
une fois le roman d'initiation
à la vie commune refermé,
de quérir en mon souvenir
les rimes drôlesses
qui sauront de nouveau me faire jouir
en déversant
sur mon ombre qui s'alanguit
sur les pages entremetteuses de mes nuits,
les tombereaux de blasphèmes
qui enflamment mes débauches de fesses
dans l'enfer clos d'un poème.

BIEN aborder cette première phrase racoleuse
en manque de chair qui me propose,
après m'avoir pris la main,
une ligne de fuite
à mon impossibilité d'aimer
en-dehors de la page vierge
où se couche un songe éveillé
quand hardiment s'y enchaînent
des rimes riches
dans des fredaines
dont mon âme émoustillée
s'entiche.

À ces amours qui,
faute d'être vécus,
ne sont que conçus,
vers lesquels m'achemine
le déhanchement fessu
de cette phrase ébauchée
sortie de l'ombre dès ma venue,
pourquoi m'y déroberais-je ?

DÈS lors que la tournure de la phrase
à la proposition excitante
se rajuste différemment quand manque
un enjambement affriolant à son allant,
dans ce passage à l'acte contre nature de l'écriture
où la phrase couchée sans fard est un cauchemar,
la fréquentation de l'ébauchée qui répond
aux exigences de votre regard
se fait maladroitement à l'écart.

SIRÈNE ondulant en musiquant les mots
chaque phrase compte sur sa tournure
fébrilement esquissée pour, à demi-nue,
inciter ma curiosité résolue
à lever le sous-entendu
qui se dérobe à ma vue
tant que, écri-voyeur,
une fois levé le voile de pudicité
de la boursoufflure empesée
qui entrave l'allure friponne
de sa taille menue,
je ne l'ai sans retenue
toute lue.

Cascade

MAIS il arrive aussi qu'une phrase boiteuse
croisée bien des fois sur le chemin de la page,
un beau jour,
le mot lui manquant rajouté
pour deux supprimés,
se dévoile dans une envolée
ravissant votre esprit.

DE même pour la phrase rafistolée
dont le pas malaisé
bringuebale l'âme en peine
d'un amour pérenne
et qui, allégée de l'ajout du poète ballot
de connaître le motif de sa déveine
avant d'en raturer les premiers mots,
recouvre la simplicité d'aller
au bonheur des rimes dondaines
qui lui conviennent
et c'est alors que,
jeune et jolie
sous vos yeux surpris,
elle vous sourit.

COMME je ne croise
ce qu'après coup je pense
que lorsque s'agentent
à la bonne cadence
les phonèmes du poème,
mes yeux sont à l'écoute des rimes cabotines
des odelettes libertines
qui se jouent de la censure
pour que, dans la démesure,
soit fidèlement rapportée l'intensité
de mes amours désincarnés.

SANS la violence du drame
qui a fait que l'enfant désarmé
s'est réfugié dans son âme,
m'éloignerais-je de l'acte d'aimer,
à mesure que les méandres noirs des lettres
m'inclinent à me repaître
de l'ambiguïté de mon être
dans des poèmes
à la facture extrême,
car c'est à l'écart du monde
que sur ma page abondent
les rimes qui s'accouplent dans l'outrance
pour titiller mes sens.

PLUTÔT que de soumettre mon être
au joug d'une conquête,
m'épuiserais-je à ce que perdre
dans les rencontres troussées des rimes
l'objet obscur du désir qui m'anime
si, réfugiée dans la fêlure
qui remonte à la violence d'une rupture
qui incline ma nature
à ne s'aventurer en-dehors de l'écriture,
mon âme ne jouissait
aussi librement qu'une catin
dans des amours de loin ?

ANODINE au premier abord,
cette phrase grossièrement griffonnée
me demande si, poète, je puis écrire et aimer ?
Passer du féminin de mon âme
que les règles de la grammaire imposent
aux liaisons qui se trament
à la parole donnée par l'homme épris
dont ne varie la flamme ?

CETTE autre phrase,
une fois couchée sur le papier,
ouvertement me dit :
« Les arrondis des seins et les courbes des hanches
nous les adorons d'autant que nous t'en privons
pour le plaisir d'être lues,
parées de tous les péchés de la chair,
au détour d'une page ».

PAREILLEMENT à la belle cariatide
qui s'offre aux mains du sculpteur
sous les plis suggestifs d'un drapé,
derrière les lignes brodées des phrases apprêtées
qui me permettent d'embrasser avec les yeux
les courbes suggestives de la femme au port gracieux
me reste cachée,
au seuil d'une rencontre tramée sans défaut,
une fente saignante
qui me tourmente.

COMME la phrase allusive n'est scandée
par le souffle d'une voix qui l'assume
mais déroulée à reculons par une plume,
ses moutures successives
n'épousent les courbes lascives
de la belle odalisque nonchalamment assise,
mais se modélisent
sur les lignes suggestives de la muse possessive
qui enjôle ma psyché
dès lors que les rimes embrassées
dans une poésie recherchée
ne cessent d'entretenir
infiniment le désir
de l'amour promis
qui ne vous trahit.

CE tête-à-tête enjôleur avec la poésie
où la ligne de vie des mots ne se brise
sur un désamour dont la suture ne se cicatrise
se poursuivrait-il dans le sillage de ma main,
si ne me réjouissaient les bluettes
des phrases coquettes
qui se corsètent
pour réapparaître au verso,
plus finement ficelées
que sur le recto ?

ME soumettrais-je au désir immodéré de la phrase
de n'être comprise
qu'une fois in extenso conquise
sur le lit blanc d'une page
si, aux gré des moutures dont la platitude
étire le temps pressant de la solitude
tant que des rimes sonores
ne composent dans la justesse d'un bel accord
la plainte d'une quête sensorielle,
ma psyché ne s'attelait à des envolées de voyelles
vers l'amour charnel
que j'ignore.

CES billevesées cueillies
pour avoir dansé en ma pensée
juste après le passage d'une ondine
devant mon désir,
pourquoi ne saturent-elles pas,
comme les gaudrioles,
le brouhaha de la vie,
plutôt que de poétiser le dépit
d'un amoureux transi ?

Cascade

LE charme que se volent les passantes
échevelées par le vent frondeur des rues traversantes
qui ensauvage le visage des plus sages,
se fondrait dans le charivari de la vie
plutôt que dans les lacis d'une calligraphie
inclinée par la tristesse
de s'éloigner de la bonté des caresses,
si de longs poèmes sans prénom ni adresse
ne relayaient,
d'un amour ne se fanant jamais,
la promesse.

MON âme, bousculée
par le charme renouvelé
des passantes échevelées,
se retrouve constamment submergée
par l'eau chagrine des baisers jamais échangés
qui alimente le cours lancinant
de cette plainte qui l'emporte,
telle une lettre morte,
loin de la cohorte.

CETTE plainte qui se rembrunit
de l'encre noire de la mélancolie
d'une âme troublée
par la beauté des traits féminins croisés
sans qu'une rencontre ne soit jamais nouée
se tarirait si, dans cette quête du grand amour
que le temps du rêve reporte sans fin
à des lendemain moins incertains,
ne me réconfortait depuis toujours
la solitude des heures où mon pleur
va à la rencontre des rimes
qui soutirent de mon cœur
la connaissance intime
de son désir ultime.

JE m'emploie
aux heures de mon désir
à saisir le sens aigu que m'inspirent
les rencontres transgressives
des rimes suggestives
si bien que, dès lors que s'accentue
la communion de mon âme
avec l'essence de la nature
quand mon corps s'évanouit
dans l'écriture que je triture,
je jouis d'un amour qui rayonne
sans blesser personne.

SI je savais me coucher
sur les lèvres muettes d'un sexe,
me glisser dans le silence anonyme d'une caresse,
aurais-je pris langue avec ce nouveau poème
qui, sous couvert de me rapprocher
de la femme de mes rêves,
me dénude ?

POUR être le poète
dont le geste prolonge dans l'écrit
l'amour inaccompli
de peur qu'il ne soit déchiré par des cris
je ne cesse d'attendre,
devant la page blanche
en attente de l'encre noire de mon dépit,
que me libère de ce sort
le baiser de l'âme sœur
où le pleur de mon cœur
oubliera les rimes qui me consolent
de l'amour charnel qu'elles me volent
dans le do-mi-sol de leur envol,
à moins que ce ne soit celui de la mort.

Cascade

LES mots d'amour que dans la vie je ne dis
seule ma plume ose les clamer
quand mon ombre détachée
de mon corps empêché
va de mains en mains
jouir de son genre féminin
dans la forêt de mes regrets
pour autant que ne soit sacrifiée,
dans l'intensité grandissante des orgies,
la poésie.

LE jour où les phrases sangsues
ne soutirerons plus
de l'encre noire du songe
où bandant je m'allonge
entre les cuisses nues
de la femme convoitée par la strophe assidue
et que, pour tromper la déconvenue,
ne se relaieront plus
des rimes incongrues,
le théâtre de la chair amoureuse
s'étant dérobé sous mes pieds,
quel âge aurai-je ?

MAINTES silhouettes féminines
que le regard intéressé poursuit
jusqu'aux angles obtus des rues
soulignent, en s'éloignant,
le pas en arrière du poète retenu
par de vieilles phrases décousues
qui lui reprochent,
envieuses du charme fugitif
qui trouble le satisfait contemplatif,
d'être négligeant
et maladroit avec elles.

POURQUOI acceptes-tu de polir
dans un dénuement grandissant,
les phrases jamais trop belles de tes poèmes
si tu n'as de cesse,
mon cœur esseulé,
d'aimer ?

CES phrases mal fagotées
qui sollicitent ma rimerie d'écolier
pour parer d'un atour joli
la minceur de leur sens,
seront-elles remisées
dans le passé vite oublié
du poème inachevé
où mon âme confesse
sa tentation de se fondre
dans des débauches de fesses
qui s'abandonnent à se confondre,
par la beauté du visage aimé qui,
au sortir des nuits de mes fantasmagories,
lumineusement me sourit ?

CETTE poésie que j'aligne
sans que les retours à la ligne
ne contrarient les couples de rimes indignes
rapproche-t-elle de la femme vénérée
pour son écoute bienveillante du poète parti,
enhardi par l'audace
d'une première strophe salace,
à la rencontre d'un sexe invaginé
qui, dans l'acte d'aimer,
lui deviendra familier ?

Cascade

Si d'avoir confié,
par delà l'affinité des pensées des aimés
suscitées par la douceur d'un vent enjôleur,
la dérive de son existence à l'appétence des sens
te ramène, aussi loin que tu fuis,
à un serment scellé sur des lèvres ensanglantées
sans avoir songé aux ciels assombrés
de l'amour refroidi,
ne hantait mon âme,
toutes ces phrases impudiques
frayeraient-elles dans mes poèmes ?

DEPUIS que ma plume s'est octroyée
le talent de scinder ma psyché
pour, plutôt que de prendre le cœur tendre,
sur le papier attendre
en aimant de loin pour ne cesser d'aimer
et de jouir d'être bercé par la romance
qui aiguillonnent les sens,
sans que rien ne se passe
les ans courbent mon corps qui s'efface
derrière une poésie crue
suscitant des malentendus.

PHRASE après phrase je soutire
toute la jouissance d'une poésie mienne
dans la hâte de partager cette intimité dévorante
avec la femme aimée
dont les envoûtantes caresses circonscrivent
mon histoire à son giron
dès que ma plume en aura fini
d'en forger le désir.

VAIS-je être veuf de poésie
si je trahis,
en devenant un amant,
l'aspiration de mes phrases
à formuler ce vœu ?

LES rimes qui,
au long des pages,
dans l'outrance de mon langage,
halent mon cœur vers l'âme sœur,
partagent ce présage,
que nombre d'auteurs majeurs attestent
avec l'acte final de leur geste,
de la vulve qui engloutit,
dans la vigueur d'une étreinte
qui affole le cœur et déboussole l'esprit,
les prévenances du poète fantoche
qui s'en approche
en rimant avec constance
des billets gentillets.

S'IL advient que ma phobie de poète
de devoir se défaire de l'emprise de la lettre
pour embrasser hardiment la chair,
s'en est allée du plus profond de mon être
alors les phrases qui enfièvreurent mon sang,
comme l'alphabet ondulant du serpent
qui, dès les premières pages du Livre, l'anime
vers le fruit de l'amour que le verbe envenime,
au lieu de les écrire à l'intention de chacun,
je ne les confierai qu'à une seule.

Cascade

Ô femme enchanteresse,
promets-le moi que tes caresses
sauront sculpter
les arabesques de ma pensée
si plus aucune poésie ne s'approprie
mon désir de t'aimer
que relance, sans attendre,
cette dernière phrase emberlificotée.

Ô femme prêtresse
des amours terrestres qui ne se confessent,
à ma prétention de plumitif d'atteindre
le cœur abscons de mes pulsions
en décochant des phrases torsées,
tu lui opposes la connaissance d'un cycle
qui fait que mon humeur,
de ne s'épancher dans les replis
dissimulés par une toison
où se perd ma raison,
trouve à se déverser
dans une forme choisie
de poésie.

Ô Belle des plaisirs de la chair éprise,
interdisez-moi de vous écrire,
au verso de ce poème qui bride
les emportements de mon cœur,
les faux-fuyants d'un entremetteur de mots
qui ne cesse de repousser le moment
d'être votre amant,
dès lors que le désir bouillonnant
du sang ne se forge durablement
que si, sur la page,
il reste brûlant.

CETTE perpétuelle invitation de nos corps
à échanger des caresses
si j'avais appris,
non pas à l'écrire,
mais à la lire dans les traits d'un visage,
mes mains seraient-elles restées
autant d'années sans aimer ?

Ô reine du royaume où les pensées se conquièrent
dans les plaisirs de la chair
je te fais le serment,
en me défaisant d'une poésie
qui ne ment sur mon tourment
de perdre son secours
dans l'acte d'amour
car celle-ci confère,
à mesure que des rimes s'agentent,
une cohérence à mon existence
réfrénée par l'appréhension de ma psyché
de s'abîmer
dans une forme non versifiée
de ta beauté.

Ô reine de la nuit
couchée sur l'horizon de mes jours,
ce n'est pas du dessous de ma plume
que surgit ce moment
où, après avoir pris chair couleur d'ébène
dans une lignée souveraine,
tu transmues l'encre noire de mon délire
d'inlassablement réécrire
pour obtenir d'une phrase un sourire
en un flux rythmé de ton sang
qui soumet le passage du temps
aux bons plaisirs à venir.

Cascade

MAINTENANT que s'en vient
la double courbure de ta cambrure
avec ta seule chevelure pour parure
et que ma ligne de vie s'inscrit dorénavant
dans le cycle du temps
qui repasse par la fente de ton devant,
ce n'est plus un flot de mots finassants
mais celui de mon sang me bandant
qui me presse de t'aimer,
ô ma bien-aimée.

POUR être ton amant
à tes instants le voulant
je renonce, ô femme enchanteresse,
à l'aire vierge chronophage des pages
où les rimes cavalières des strophes outrancières
prolongent,
en maintenant mon geste à l'écart des caresses,
un désir d'amour qui se réfugie dans les songes,
pour m'abandonner,
le temps tournant autour de l'heure de ton sang,
aux propositions de nos deux corps s'enlaçant.

APRÈS m'être dépris,
en dénouant tes longs cheveux,
des rimes embrassées
qui m'intiment de les marier
suivant l'aspiration de mon âme
à aimer ou à être aimée
qui ne reste la même dans mes poèmes,
ô femme qui initie ma langue à savourer
le geste de dire : « je t'aime » dans ta bouche
nous basculons,
fort de ma verge raidie,
à la renverse sur ta couche.

LES lignes sensibles de ton corps
ayant détaché la trajectoire de mon être
des méandres de la lettre
qui me tramaient une existence
en étirant mon inconsistance,
mon âme,
pour embrasser tes lèvres,
se projette en amont d'un langage
qui ne me parle sur la page
tant que ne se lient des rimes dans l'outrage,
car aujourd'hui je suis,
avec la poésie dorénavant ne te trompant,
pleinement ton amant,
ma bien-aimée.

Ô femme aux beaux souris dont je suis épris,
sans qu'aucun des mots de cette entêtante poésie
qui fuit le moment présent ne soit dit,
tes cuisses s'ouvrent comme un livre
sur la fente de ton sexe,
signe ultime qui m'exhorte à te rejoindre,
corps et âme,
sur l'autre rive.

Ô mon amour,
une fois que mon âme s'est enhardie
à jouir des humeurs mêlées de nos corps
qui l'inscrivent dans le cycle de la mort,
c'est tout mon être qui cède à l'ivresse
du langage envoutant des caresses
dont la concordance des temps me ramène,
en mettant fin à ce poème,
à la vie d'avant
la naissance des mots.

poème relu et modifié, le lundi 28 avril 2025.

LE CHEMIN DE LA PAGE

*Quand, pour une trace
de son passage dans l'espace,
le corps s'efface.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon,
il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à
l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute ...*

Arthur Rimbaud.

Rien, cette écume, vierge vers

Stéphane Mallarmé.

“RIEN”,
depuis cette réminiscence
par laquelle le hasard de ce qui suit commence
ne serait sans la page blanche qui assigne
mon “Je” à être cet “Autre”,
marionnette d'un langage
dont la justesse des rouages
articule la pensée de passage
que mon esprit débile
resterait dans la marge immobile
sans le vide attracteur de la page.

ASSIS au bord de moi-même
pour affronter la blancheur de la page qui ne change
au point que l'effort d'attention de ma vision
n'y décèle aucune ligne d'horizon,
le temps que les rimes chantantes d'un poème
qui enchaînent à la bonne cadence les phonèmes
dont le son entendu reste le même
alors que le sens évolue quand les mots sont lus,
prennent sous ma main
la mesure du vide que leur absence prolongée
déverse en mon sein.

QUITTE à plagier le prince des poètes
qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète
obscur et pure à mesure des lectures,
le premier jet délivre bien souvent
un sésame à la phrase abstraite
qui restitue la persistance
de cette épreuve que j'avance :
que lorsque mes yeux cherchent à isoler
un point blanc sur la page immaculée
le vide qui s'installe dans ma tête
de s'agrandir ne s'arrête.

ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit
s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit
jusqu'à la crainte que les mots de mon délire
ne puissent plus le circonscrire,
si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir
l'ambiguïté de mon désir
dans des poèmes égrillards,
du vide infini de la page blanche qui m'aspire
dans les profondeurs de son nulle part,
en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence
de la pensée absente
qui s'éternise sur l'écritoire,
j'assimile l'hébétude de mon esprit
à la blancheur de la page
que le temps insécable n'altère dans son passage,
si bien que me vient l'espoir,
en transcrivant la vision du vide dans une image,
de traverser sans m'égarer dans les raturages
les années qui s'empilent dans un tiroir
sans voir la couleur de leur quatre saisons.

ALORS que remonte à la surface de la page blanche
la mémoire effacée d'un passé refoulé
ma plume de poète s'entête à ce que se déversent
de la fêlure qui me traverse
les souvenirs absents de ma mémoire
dans le flot d'encre noire d'une histoire,
mais comme ma plume buissonne
au gré des rimes qui chantonnent
quand les poignées de mots jetés s'adonnent
à recouvrer l'oubli dans les méandres de la trace
qui ne s'efface dans l'espace,
elle ne peut-être dissociée
du vide des pages vierges qui m'attend.

Le chemin de la page

SOIT je m'épuise à attendre
la survenance d'un point de repère
dans la blancheur ouatée de la page
dans laquelle l'attention de mon esprit se perd,
soit ma main s'aventure
à retranscrire dans l'écriture
le bourdonnement de l'hébétude
qui s'installe dans ma tête
quand le vide blanc de la page
qui s'impose à ma vue,
sur les biffures des moutures de la strophe décousue,
prend le dessus.

POUR que l'esprit ne flanche
dans la nuit blanche,
la muse s'amuse à ce que l'être désespéré
qui plonge sa plume manquant d'usage
dans le vide de la page
qui engloutit les autres vies
que jamais il ne saisit,
trouve une réponse élégante
à la nécessité de son geste.

JE remanie une énième fois
la mouture tarabiscotée
de la strophe raboutée
qui attestera l'obstination de mon geste
à reproduire avec justesse
ce moment où la blancheur de la page devient,
avec les rimes monotones de mon labeur
comme le peintre qui l'obtient
en mélangeant la palette des couleurs,
le miroir d'un non-savoir
qui encourage le poète à y retrouver,
à toute heure,
son vide intérieur.

MES pensées m'apparaissent-elles
à mesure que les strophes acquièrent une forme
qui dit le vrai si elle est belle ?

Aussi je cisèle cette dernière qui se présente
pour imager le silence échangé avec ma page blanche
sans que ne m'en disent davantage
les rouages du langage
comme lorsque dans mon enfance,
je recopiais cent fois la pénitence
et que mon esprit hébété entraînait en résonance
avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages
qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque
sur la page dont l'aire vierge me convoque
aux heures où mon labeur est d'attendre
qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre,
ma main se ressouvient des devoirs et des examens
auxquels je répondais faussement en quelques lignes,
poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse
le temps imparti à ce que s'y tisse un récit factice
et que mon esprit ne puisse se raccrocher,
le premier surpris,
à la pirouette d'une idiotie.

RÉUSSIR à désancrer mes yeux
de leur plongeon silencieux
dans la blancheur immaculée d'une page
et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage
aussi cohérent que plaisant,
la poursuite dans le vide infini
de la pensée absente de mon esprit,
entendu que le geste inspiré de ma main
de soumettre au dicta des rimes
le silence de l'insuffisance qui m'opprime,
s'arrête là.

Si ce poème s'impose sur le papier,
c'est moins pour détacher mon hébétude
de la blancheur indifférenciée de la page
que pour pointer la véritable nature
de ce vide intérieur
que ma plume déplace
en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie
qu'une fois la strophe réussie
je souligne les rimes qui sonnent
dans un charabia qui déraisonne
jusqu'à ce que, dans une tournure habile,
devienne facile
l'entrée en résonance de mon insuffisance
avec le vide blanc de la page affronté dans le silence
et que mon esprit,
rassuré de retrouver dans une image transparente
la persistance de la pensée absente,
ne s'abandonne à la nuit de l'espace infini
silencieusement tombée
sur des épaules voutées.

COMME la basse continue du bourdon
prolonge le silence posé au début de la partition
la vacuité de mon être
se dilue dans la grisaille des lettres
aux heures du jour où,
entre les retours des plages de silence
d'une perpétuelle insuffisance,
se trame cette évidence
que, sans l'aire vierge illimitée des pages
où des strophes savantes émergent des raturages,
mes yeux ne verraient dans le blanc persistant du vide
le lieu où advient le merveilleux
comme dans celui noir des cieux.

LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot
qui gouvernent la dérive de mes yeux
à la recherche d'un point d'ancrage
dans la blancheur étale de la page
ne rapportent de l'expérience de cette errance
que la pensée absente ne laisse de trace
dans la seule ronde des heures,
si bien que les tournures ciselées
des pensées élaborées
se doivent de rapporter
sous un aspect trompeur
le vide dissocié
de celui de mon esprit vainqueur.

D'ALLER quérir le vide créateur
en haut à gauche de la page blanche suivante,
permet à mon geste de gribouilleur
d'y brasser les mots de mon labeur,
et comme mon insistance
arrive à soutirer du sens du charabia obtus
qui prive mes yeux de la musique des rimes
avant qu'elles ne soient lues,
c'est dans le vide des pages vierges qui s'accroît
que dans une variation imprévue se déploie
mon écoute du temps qui passe
avec les mots que je n'entends pas.

SI, articulés par les rouages du langage,
des emboitements de rimes plates
ne restituaient sur le verso de la page,
dans une image dont la ressemblance flatte,
la blancheur immaculée de son recto,
la déraison de mon esprit ne réussirait à parcourir,
la transposition achevée de la page tournée
réflétant fidèlement la page blanche à venir,
le vide infini sans jamais en sortir.

PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage
qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur
de la blancheur immaculée de sa page,
je remise dans un tiroir
les strophes dont je ne saisis la subtilité
tant que leur tournure ne soit ciselée
et dont les plus ostentatoires,
rassemblées dans un grimoire,
souligneront l'effort de mon esprit à déjouer
une hébétude qui se complait à se fondre,
depuis le plus jeune âge,
dans la blancheur des pages,
mais si la paresse de la vieillesse
ne menait à l'écrit de détresse
en trouverais-je aujourd'hui le courage ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige
à me séparer d'une phrase heureuse,
dois-je pour autant offrir une image trompeuse
de mon esprit qui oublie,
leurré par le pianotage de mes doigts
qui insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix
aux mots qui s'agencent en ricochant sur le silence
du temps qui passe sans qu'aucune pensée ne s'avance,
que le poids de son hébétude ne varie
dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

JE suis cet insensé
qui, faute de posséder une histoire à raconter
autre que cette gageure de restituer
avec une poésie brodée avec des rimes démodées
l'inanité de sa pensée,
embrasse l'envers hébété de sa face
sur des pages vierges de trace
après s'être approché du silence impénétrable
que son miroir lui tend.

COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence
depuis l'angle mort de ma présence,
ma page blanche me renvoie le silence
que mon esprit ne franchit
avant que ne se déploie la trace
de mon être qui s'efface
dans le vide de l'espace
car lorsque, dans un effort tenace, je pense
c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi
pour que l'ascèse du poème se déploie
je ne sais plus,
privé de l'aire illimitée
des pages immaculées
où mes yeux sont à l'écoute de la voix
modulée par mes doigts,
ni quoi faire ni surtout,
où aller.

EN dehors de soutirer
de la page blanche sacrifiée
le vide qu'en moi j'y vois
ma plume n'y récolte rien
qui puisse contrebalancer l'histoire
de la pensée blanche qui s'éternise sur l'écritoire,
si bien que les extravagances qu'elle avance
au petit bonheur la chance
s'avèrent être incapables d'être infidèles
au vide de la page blanche qui m'inspire
quand, du puits sans fond des silences
qui remontent de mon enfance,
m'en libère la rime rebelle
qui musique les ritournelles
sans lesquelles chacun de mes âges
ne connaîtrait son délire.

DE nécessaire,
la page blanche étant devenues salutaire
au cheminement de mon esprit qui se réjouit
quand le déversement d'une prose aventureuse
canalisé par la rime rigoureuse
réussit sous mes yeux,
dans un tour de main astucieux,
à ce que réapparaisse le vide blanc de la page
dans une image dépourvue de relief,
mais comme le temps de cette illusion est bref
la pensée qui s'évanouit stupéfie mon esprit
dans un vide inexploré qui à l'infini ne varie.

LES feuilles de papier
raturées, déchirées, brûlées
de ne pas y retrouver
l'attraction créatrice du vide
dessous la transparence d'une pensée limpide,
ne découragent mes doigts d'affronter le silence
de ma page planche qui, du fait de sa persistance,
est devenu ce que je pense,
et comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise,
mon ouvrage repose sur cette vantardise.

SANS le vide de la page blanche qui s'impose
pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots
puisque n'étant scandées par mes lèvres closes
mais par l'écoute des rimes qui enchantent
les étapes de la trace par où passe
l'effort de mon esprit qui ne se lasse
d'égrener un chapelet de pensées
qui trompe le poids du silence
qui, ressassé avec insistance,
me convainc de noter cette déraison
confirmée, comme pour une chanson,
par la justesse du son.

SANS avoir été cet enfant qui s'attardait
dans le silence qui le rattrapait
après chaque rime désuète qu'il alignait
et qui, tant qu'une pensée farfelue
ne ressortait du brassage des bribes décousues,
déjà oubliait d'être,
réussirais-je, en moulinant comme une crécelle
le vide obsédant de ma ritournelle,
à enchaîner sur des pages blanches
les litanies d'un rituel
qui ramènent mon esprit
à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnais,
avant de l'entreprendre,
la tournure de la phrase qui bouclera
sur la pensée obtenue en écoutant sa venue,
je me désencombe de l'idée reçue
que le vide de la page nue ne peut être perçu
sans avoir été préalablement conçu,
car ce n'est que lorsque ma plume rebelle
sculpte une forme nouvelle
à une absence de contenu
qu'elle atteint son but.

NE sachant quel vide
de la page blanche ou de moi-même
s'ajoutera à mon poème
j'attends, et dès lors que les ratures ne censurent
les strophes aux tournures de belle allure
qui veillent à ce que ne soit rattrapé par la paresse
l'effort de brandir sa détresse,
que des rimes diligentes enchantent
une prose indigente
qui, tant que sur la page elle le reste,
dans le même état me laisse.

Le chemin de la page

MON esprit ayant acté que,
privé d'une rame de papier,
son hébétude ne serait enjambée par des pensées
je ponctue, la plume à la main,
sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien
une entêtante prosodie qui me poursuit
tant que du silence
au travers duquel je pense
ne cessent de ressurgir
les rimes bancales d'un délire
que la monotonie et le manque d'entrain
repoussent son point final au lendemain.

PARTIS d'une plage de silence en quête de sens
l'écoute de mes yeux dérive
dans le flot des mots sonores qui m'arrivent
car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois
de la rime d'autrefois
que s'entrevoit la cohérence qui se déploie
et que mon esprit, pris par son effort d'aller
à la rencontre d'une pensée,
ne s'écarte de la trace
où se prolonge l'inachevé dans le vide d'une surface
si bien que, de pages sillonnées en pages biffées,
se sont mes doigts qui baladent ma voix.

COMME c'est la dextérité de mes doigts
qui supplée l'incapacité de mon esprit à intuituer
la pensée dont le contenu ne soit déjà formulé,
sans l'insistance à soustraire du silence
d'une perpétuelle ignorance
un chaos de mots qui n'en dit mot,
les strophes structurées n'ouvriraient une voie
avec la fluidité de la voix
dans le vide illimité
des pages blanches affrontées.

AUJOURD'HUI que les balbutiements de ma voix
sont débroussaillés par mes doigts,
sur des feuilles de papier s'accroissent
des formules qui spéculent
sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages
sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage,
pour autant qu'aux poignées de mots déversés
y soient mêlées les rimes audacieuses
des strophes prétentieuses
qui, en tournant en rond sans fin dans le vide,
acquièrent le mouvement qui les valide.

POUR un mot de travers je m'attaque
à la phrase tordue qui me cherche
car tant que le geste de réécrire
l'emporte sur les déceptions de relire
les tentatives de ficeler,
avec les mots de son bagage,
les pensées qui ne cessent de tourner
autour de l'histoire d'une mémoire effacée
dont mon esprit ne se sépare
que pour laisser sa place à la nuit noire,
ma page blanche restera, faute de mieux,
quotidiennement sous mes yeux.

POÈTE constamment mis en échec
par la difficulté de la lettre
je me réjouis néanmoins,
l'esprit empêtré dans les boursoufflures
d'une écriture que je triture,
d'affronter dans cette entreprise
le vide illimité des pages blanches
que, ni le savoir spéculé,
ni la bêtise avérée,
n'épuise.

APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction
d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace,
mon geste s'aventure dans une écriture qui resterait obscure
si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence
entre le savoir acquis et l'espace vierge conquis
sur laquelle, page après page, s'appuie mon esprit
dès lors que mon histoire ne se clarifie
dans la chambre noire de ma mémoire
mais dans le vide blanc des pages
qui invite les silences de mes dénuements
à se rapprocher du savoir illusoire
que les rimes croisées n'ont encore brodé.

CE poème laborieux qui ne réclame,
ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne
la phrase brouillonne,
ni celle des titres en belles pages des pauses
dans une interminable prose,
mais l'aire vierge de la feuille de papier,
où se prolonge la trace
par où l'incomplétude de mon esprit repasse
pour s'enquérir du contenu imprévu
de la strophe qui ne serait advenue
si le vide blanc des pages n'était dans l'attente
d'arraisonner une pensée mouvante.

LA pensée évanescence qui plane
sur l'aire vierge de la page nécessaire
au rassemblement des mots de mille manières,
se profile à mesure que l'écoute de mes yeux fredonne
les rimes qui sonnent dans une strophe qui m'étonne
pour autant que les raturages
n'épuisent les mots usés de mon bagage
et n'entraînent mon esprit balourd
à ne pas articuler la pensée qu'encore je ne pense
dans le flot aventureux du langage.

LOIN des ouvrages où se bousculent
les représentations du monde
que certains conçoivent pour mieux le parcourir,
je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages
pour approfondir, au terme de nombreux passages,
le vide créateur des énoncés qui le fondent,
et comme sous mes doigts de rimaille
les ratures abondent,
ne peut-être quantifié l'espace vierge requis
pour que, le temps d'une seconde,
brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème
d'intégrer le vide attracteur de la page blanche
dans l'avènement du poème
se retrouve inversé le flux des pensées
qui émergent à mesure que la rime exigeante
module dans des tournures chantantes
les phonèmes des mots confusément déversés
sur une surface vierge et lisse
sans laquelle mes doigts ne tissent
des formules savantes sur le vide illimité
où s'articule la voix que mes yeux voient.

COMME mes arguties
sur le vide créateur de la page blanche varient
à mesure que l'écoute insatisfaite de mes yeux les modifie
dois-je en conclure, plumitif d'une culture
où la vie de l'esprit est régie par l'écriture,
que l'espace vierge des pages contribue,
en ne limitant le polissage du poème,
à ce que le signifié des phonèmes
s'agence sous nos yeux
en un corpus mélodieux,
comme le merveilleux
scelle le mystère des cieux.

CONVAINCU que plus la forme est concise
plus grande est la surprise que les yeux lisent,
je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse
de la strophe boiteuse
pour en soutirer cette évidence
que sans l'aire vierge des pages
ne se ferait le polissage de mon verbiage
et que les pensées fluides
sur la nécessité du vide
resteraient confuses sur ma langue
et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile de l'amphore tourne,
sous les doigts du potier,
autour du vide qui la fait naître
pour contenir dans un galbe épuré
le parfum suranné de l'élixir évaporé,
chaque nouvelle strophe reprend sur le papier
le contenu de la précédente pour que le "rien"
que le poète démuné s'épuise à distiller
dans des pensées alambiquées
dont la forme ne repose sur aucun fond
puisque sous ma main de plaisantin
le déversement de ce verbiage
sur l'attraction du vide blanc des pages
ne rime à rien.

POÈTE

grâce aux verres grossissants de mes lunettes,
me laisserais-je quotidiennement aspirer
par le vide attracteur d'une page blanche
si mon corps n'acceptait,
pour une vie de l'esprit,
de se désincarner dans l'écrit.

Le chemin de la page

ET si,
de répondre à l'appel du vide créateur
que génère en moi une page blanche,
la singularité de ma pensée ne résultait pas ?
Abandonné à ce désarroi
le plus sage ne serait-il pas,
en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli,
de renoncer à la tyrannie de cette poésie
qui, tant que dans la strophe qui séduit
ne s'entend la mélodie de la lyre qui vous ravit,
n'expose le motif de cette lubie
de toucher avec ses doigts
le miracle ou la rime
sur la page ranime
la mémoire effacée d'une vie
passée sous silence dans l'écrit.

JE ne cherche plus à être le poète
pour qui sa pensée ardue,
sans le support d'une page blanche,
resterait tue,
puisque la trace d'aucun écart
entre l'image que je vois
et le vide en moi ne se déploie
pour que, dans la vie, tu ne sois pas,
bats mon cœur bats mon cœur bats...

ET que la page en attente
d'une pensée redondante
sur le vide créateur
de mon labeur
reste blanche.

poème relu et modifié, le vendredi 25 avril 2025.

LE TEMPS,
EN DERNIER LIEU,
JE L'AI PERDU.

*Pour un renoncement au passage du temps
qui nous lie à son mouvement.*

ARQUÉ contre le souffle du vent qui rabat sur l'océan la grisaille des nuages qui embrume les vagues dont les plus hautes, de ne pas s'effondrer sur la ligne écumeuse des brisants, viennent se fracasser sur la côte découpée où mon corps ressent la fragilité de sa présence dans la véhémence des éléments.

SOUDAIN submergé par la puissance des éléments, les battements de mon cœur compriment le cours du temps au présent de la panique de ne plus résister au cisaillement du ressac qui, en affouillant le sable dessous mes pieds, m'entraîne dans le bouillonnement de la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment.

CE roc battu par les flots et sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir pour jauger la cambrure ondulante des vagues dont la chevauchée vient se briser sur la côte découpée où s'accumule une écume qui, roulée par le vent, se dissolvait et s'évapore lentement, lui, inerte depuis son agrégation dans les temps archéens, il dure !

LA lente érosion du rocher n'ait pas dû à un passage du temps moins agressif à son égard mais à sa masse granitique qui résiste aux assauts des vagues qui sillonnent l'onde bleue d'une planète qui gravite autour d'une étoile jaunie rattachée par un bras spiralé à une galaxie qui, avec les réflexions du poète abasourdi, tourne en rond dans la nuit noire autour de son trou noir.

CE mouvement spiralé de la main qui déroule la pensée qui tourbillonne dans ma tête, me rend solidaire d'un ciel où s'y dissipe irréversiblement l'énergie des éléments, du déferlement des vagues aux battements des ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents.

À la fin des temps, si "Rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme", et si ne s'inverse le mouvement d'expansion de l'univers, sous quelle forme l'énergie de la matière des divers éléments se retrouvera dissipée dans le vide dépoussiéré de l'éther : en des vagues de vide sillonnant l'infini ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

DÈS lors que la vitesse d'expansion de notre univers ne diminue mais s'accélère dans ses confins, j'en déduis que ce mouvement n'est dû à la force du souffle de son apparition qu'amenuise au cours du temps l'agrégation des éléments mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther et qui, en l'aspirant, l'évide.

DANS cette vision où l'expansion de l'univers n'est due au souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, les lignes d'horizon que nous percevons se diffractent, d'étoile en étoile, dans toutes les directions.

IMMOBILES dans aucun des points de l'éther dont l'expansion s'accélère, les éléments constituant l'univers trouvent leur salut en faisant corps avec leur chute si bien que, dans le cycle de l'énergie de la matière qui s'agrège diversement pour se consumer irréversiblement, là où la poussière se déploie s'offrent des présents !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

L'ESPACE connu perdure aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide incommensurable de l'éther dans le mouvement se retrouve, ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien du vide que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

TOUT corpuscule emporte l'ici et maintenant du monde charriée par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

COMME dans la pureté bleutée d'un ciel d'été se forme le sombre et inquiétant nuage qui libère la grêle et l'énergie des éclairs, dans la nuit noire de l'éther où les nuages de gaz et de poussière s'agrègent en des astres incandescents, la matière des éléments se complexifie en s'y refroidissant.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LA matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

À l'image de la vague qui se cambre à l'approche de son ressac qui délimite l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

GROSSIES par l'onde brisée des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si, dans ma tête de poète, le brassage des mots ne couvrirait leur vacarme tant que la pensée qui progresse en remontant l'enchaînement des causes de la violence des éléments jusqu'à la combinaison de celles de son déclenchement, ne survole la tempête sur une feuille de papier.

SURTOUT ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où le vent, les vagues, le sable chaud, la pensée qui s'effiloche dans la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de la pensée que ma main, dans une ligne droite de mots sur l'aire vierge d'une page, échoue à inscrire dans les mouvements cycliques du monde, émerge le souvenir de l'enfant qui jouait, au plus près des vagues, à graver rapidement l'alphabet de son nom dans le sable d'une plage vierge et lisse.

S'EST-elle écoulée sécable ou insécable cette durée de temps pendant laquelle la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune crissante sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher ? Celle de multiplier par deux les vagues que l'enfant comptait dans sa tête à mesure que celles-ci effaçaient, une deuxième fois en se retirant, l'empreinte de ses pas qui biaisait l'étalement trompeuse de la marée basse ?

C'EST en étendant les bras comme un enfant que j'ai, en tourbillonnant sur moi-même sur une terre en mouvement, franchi le mur du temps pour me retrouver intégré aux différentes vitesses des éléments qui se transforment à mesure que l'énergie de leur matière, agrégée ou bien acquise par le vivant, se dissipe dans l'éther irréversiblement.

EST-ce la flèche du temps qui, dans la vitesse de son mouvement, régule l'évolution des éléments en y ajoutant ou en y soutirant des grains d'énergie ou bien le passage du temps se résume-t-il aux durées d'épuisement dans l'éther de l'énergie de la matière de chaque élément jusqu'à la mort thermique de l'univers dans le vide originel qui, n'ayant pas de contour, est éternel.

Si la présence des éléments dans le vide de l'éther est déterminée par la durée de dissipation de l'énergie de leur matière, alors le passage du temps qui ravine le monde qu'un démiurge créa en le faisant six jours durant n'est qu'un leurre et toutes fictions sur sa course conquérante d'un futur qui l'emporterait sur sa débandade dans les ruines du passé, oblitérent nos pensées d'autant.

LE souffle du verbe qui fit naître Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que c'est le mouvement du temps carillonné aux horloges des clochers qui, depuis le sixième jour du Livre, anime la danse macabre de nos squelettes plutôt que le flux d'énergie qui nous traverse jusqu'au dernier expire d'un éther dont la fluidité transparente se perd dans la noirceur du vide de l'univers.

APRÈS avoir prôné, pour ne pas être enfermé dans le feu d'un enfer, que sans l'expansion du vide froid de l'éther ne se dissiperait l'énergie de la matière qui s'y agrège, me faut-il choisir ou pas, avant de passer de vie à trépas, dès lors que le moindre grain de poussière n'échappe à la combustion irréversible de l'univers, la glèbe ou la cendre ?

AVANT que ne se retrouve dans le sillage de mes doigts des boucles de mots qui amènent mon esprit à se représenter le vide dans une image sans raturage de la blancheur de ma page, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravi de ne trouver à leur rotondité polie ni commencement ni fin.

PAREILLEMENT au moment où une facette obscure ou lumineuse de la pensée convoitée apparaît dans la suite de mots qui judicieusement s'ordonnent quand justement ils sonnent sur la page qui les recueille, nous percevons l'évolution de la matière des corps célestes qu'elle soit solide, liquide ou gazeuse, obscure ou lumineuse, dans le vide d'un éther dont ils sont les hôtes.

FAUTE d'atteindre le point final de la phrase et d'y percevoir, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, une réduction de l'aire vierge illimitée des pages où, en des pensées obscures ou lumineuses, s'agrègent les mots avec lesquels je vois le vide, mon esprit suspendu à la tournure qui lui échappe plonge par la fenêtre ouverte dans la nuit noire où scintillent des étoiles qui, dans l'éther, depuis longtemps ne sont plus.

DE la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, le présent du temps traverse-t-il d'un coup l'immensité de l'univers en atteignant, dans le même instant, la totalité des éléments ou, comme l'instant présent se déplace sur la page à mesure de la permutation des mots qui s'agencent dans la phrase jusqu'au point final, progresse-t-il à mesure des ajustements des particules élémentaires de chaque élément dans l'expansion de l'éther ?

C'EST en cherchant dans le ciel constellé le bras d'Orion qui relie notre planète bleue à une galaxie spiralée autour de son trou noir d'où ne s'évapore qu'une énergie sans mémoire que j'ai, en me remémorant le savoir que mes yeux ne voyaient, remonté en un instant la nuit des temps qui m'en sépare.

J'INVITE tout un chacun à assister, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, à une déchirure dans le vide originel produite par l'éruption violente de l'énergie qui s'y accumule quand chacun des points du vide, en étendant son rien à la ronde, croise les ondes des autres points et, depuis lors, dans le retour au rien des éléments, cette énergie se perd dans la froidure d'un éther dont l'expansion s'accélère.

NOTRE univers chiffonne-t-il, dans l'accélération de son expansion dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, un abord vierge des ravages du temps, comme cette cosmogonie de béotien recycle le monde ancien, du feu en de la terre, de la terre en eau, de l'eau en éther et de l'éther en feu, dans le vide salvateur de l'aire vierge et lisse de la rame de papier située à la portée de la main ?

SON mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer des hommes habiles et curieux et le feu des envieux et des furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

QUINZE degrés s'égrenant dans une heure, la totalité des planètes effectue leur volte en vingt-quatre heures quelle que soit la vitesse de leur rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les strophes du poème qui restent confuses de nombreuses années avant de dérouler une pensée abstruse, alors que les tâches ménagères sont quotidiennement à refaire !

PLUTÔT que d'étayer un monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, l'amour de loin son poème quand les solitudes ne se rencontrent dans les romans, le judicieux ne serait-il pas, avant que la mélancolie qui s'empile dans un tiroir ne se teinte d'un noir désespoir, de manier cyniquement les nombres qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?

L'HOMO qui ne serait sapiens s'il n'était habilis et qui, prothésé de la tête aux pieds, ne cesse d'être inventé par les outils qu'il bricole, que l'accumulation des gains soit due à la répétition des gestes épuisants pour les uns, au temps usurier pour les autres, de le répartir cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

SEULE une araignée suspend, à cette heure tardive, le fil du temps à une ancienne pendule vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, le langoureux déclin des jours égrainé par des engrenages usés retarde sur la progression sensible des ombres qui reviennent se mêler aux songes de mes nuits.

COMMENT se fier à une horloge dont les aiguilles, pour revenir à minuit, parcourent deux fois le cadran en carillonnant tous les quinze degrés les heures de la course apparente du soleil, si bien que la rotation de la terre se faisant dans le sens inverse de la ronde des trois aiguilles qui courent plus ou moins rapidement après le temps celles-ci m'obligent, pour que le mouvement de la terre immobile sous mes pieds ne m'entraîne passivement dans le passé, à des efforts de chaque instant pour, de tic tac en tic tac, aller de l'avant !

COMBIEN d'onces de poussière vont se déverser dans les vases jumeaux du sablier de pacotille que n'avait retourné depuis bien des années aucune perte de temps avant que ne décroisse de nouveau le sourire lumineux de notre amie la lune qui, pour jouir du moment d'être ronde, accélère sa course dans sa traversée des nuages ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

LA Grèce antique nous ayant appris que Chronos s'est retiré rapidement dans la nuit avec le premier des marathoniens qui, à bout de souffle, expira avant de clamer la victoire et plus lentement avec le deuxième qui l'a réussi en ménageant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui privilégiera les longs détours au franchissement des obstacles du trajet le plus court, le temps gagné étant à notre mort perdu !

EN partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence, poète, réduirais-je le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si je ne devais, pour qu'une pensée m'apparaisse plausible dans une tournure de phrase compréhensible, triturer un verbiage pour frayer un passage sur l'aire vierge des pages pour, dans le dernier de mes âges, de l'attraction créatrice du vide de l'espace, tourner la page.

NE filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et, là où le salmigondis d'une idiotie pointe encore, redéployer la strophe disloquée dans le vide créateur auquel je crois jusqu'à ce que les fragments dispersés judicieusement redistribués récompensent d'un trait d'esprit le travail de mes doigts.

COMME ce n'est qu'en repassant par le fil des mots dévidé, comme l'araignée celui de sa toile, que mes doigts capturent la pensée qui s'y noue, sans la surface vierge d'une page ne se profilerait le tour harmonieux d'un savoir judicieux sur le vide originel d'avant celui des cieus, car c'est sous mes yeux que se construit, à mesure des moutures de la strophe que je triture, la folle histoire du vide qui comble mon esprit en perpétuelle attente qu'au-devant de lui, les mots dans une phrase, parlent pour lui.

DÈS lors que mon esprit reste perpétuellement privé de la cohérence à venir de la phrase en train de malaisément s'écrire, ce n'est que lorsque les fragments dispersés s'articulent autour des rimes essaimées que se retrouve déployé sous mes yeux, en un tour mélodieux, le vide créateur de mon délire, car il ne me faut, pour qu'un savoir illusoire advienne dans mon histoire, mouliner les mots qui s'entr'appellent jusqu'à ne pas les ouïr comme ceux d'une crécelle dans mes ritournelles.

POUR que l'attention de mon esprit ne se lasse de se raccrocher aux imbroglios de mots que je brasse tant qu'une tournure élégante ne délivre une pensée cohérente, et que mon geste ne se fige dans la paresse de ne plus compléter l'histoire d'un savoir sur le vide attracteur qui abonde à mesure de mes maladresses, il me faut biffer les écarts qui ne mènent nulle part de la phrase qui, son allant proféré sur le rythme du temps qui passe plutôt que sur son déploiement dans l'espace, s'égare.

COMBIEN de fois encore vais-je devoir revenir, Insatisfait du contenu banal de la strophe bancaire, permuter les mots de la mouture désarticulée jusqu'à ce que, sur une surface vierge qui s'agrandit tant que les mots requis ne clarifient l'embrouillamini qui oblige mon esprit, mon verbiage délivré de la prison de la raison, à requérir le vide blanc de la page pour retomber, dans une pirouette boiteuse, sur les rimes sans pied d'une strophe regimbeuse.

POUR que ma main ne se lasse de prolonger la trace de la phrase qui s'effiloche lorsque l'écoute de mes yeux décroche du son des mots qui clochent, mon esprit se laisse de nouveau absorber par le vide blanc de la page pour y percevoir le schème de ce poème : que ce n'est pas dans le cours du temps mais dans le vide de l'espace que se façonnent les éléments, ce qui permet à mon esprit de retrouver, une fois la phrase figée sur le papier, le déroulé temporel de cette pensée autant de fois que désiré.

SERAIT-ce pour compenser ma mémoire qui oublie, une fois tournée la page blanche affrontée, les formules alambiquées qui subordonnent la course du temps qui passe à l'expansion infinie de l'espace, que mon geste ne cesse d'écrire mon délire sur le vide attracteur qui m'inspire sinon ne se déploierait, sur une surface vierge de trace, le temps futur où des relectures survoleront le vide créateur de cette aventure.

LA formule dont le minimum de sens dépasse l'attente de mon esprit ébaubi, la dois-je aux pages blanches ou au double écoulement du temps, un infécond qui se débande en laissant, sur ma gauche, l'embrouillamini biffé d'une ineptie et le fertile qui, sur ma droite, escorte la phrase brouillonne jusqu'à ce que rayonne, au terme de l'espace parcouru pour sa venue, la pensée qui instruit mon esprit sur le vide attracteur qui amplifie la folie de créer du nouveau, l'aire vierge des feuilles de papier étant illimitée, dans le brassage des mêmes mots ?

PRIVÉ de l'aire vierge de ma page, je ne m'enorgueillirais des pensées sur le vide attracteur où elles adviennent avec les mêmes mots qui reviennent lorsque ma main réussit, pour paver le cheminement de mon esprit, à enchaîner des strophes abouties dont j'oublie la facture à mesure de leur écriture si bien que, pour combler cette déficience, la blancheur de la page est devenu l'horizon de mes jours dans la nuit du vide infini qui m'entoure.

LE labeur de mes heures étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme une réponse au souci de mon esprit de sortir de son hébétude par son étude, je redistribue les fragments dispersés de la phrase disloquée jusqu'à ce que, de gauche à droite en partant de sa majuscule, devienne évidant le sens du temps passé à attendre, quand le savoir nébuleux s'obscurcit à mesure que la trace sinue sans trouver de contenu dans le vide de l'espace, que la pirouette d'une tournure l'emporte sur l'absence d'élan d'une pensée dans ma tête.

LA traîne de nuages cotonneux empourprés par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel je ne puis l'accompagner des yeux sans que la voix soliloquée de la solitude ne m'en détache et que ne ricochent dans ma caboche, l'augure d'une image n'affectant mon esprit qu'au terme d'un bricolage du langage, les rimes entêtantes de la strophe dissonante qui étire mon attente qu'une pensée inspirante m'instruise de ce mystère : qu'une fois que le ciel rougeoyant est avalé par l'océan, l'infini constellé soit noir.

LA terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de l'illusion que ce n'est le temps d'une rotation ajusté à celui d'une révolution qui active la dissipation de l'énergie de la matière des éléments dans l'éther, que l'embrasement d'une armada de nuages perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassèrent mon âme veuve du temps dont le passage entraîne l'épuisement des éléments dans le vide infini qui, en lui-même, ne change.

APRÈS avoir teinté de nostalgie le rougeoiement du soleil en le couchant dans un poème ma plume revient, sur une page vierge, courtiser la silhouette entraperçue de la femme nue qui ne s'est encore ouverte, le temps du livre n'étant pas celui du vivre, à la prière que se récitait l'enfant que la mort ne lui vienne avant d'avoir aimé de son sang.

DE même que refléurit, pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, l'heure envoûtante où la femme brune s'est alanguie nue à la lumière de la lune sans se cacher de la curiosité de l'enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, de même les champs que l'on traverse pour s'être colorés de brassées de fleurs parfumées refaçonnent au printemps le regret du temps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

« *COMME un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette complainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs si, depuis la maladresse des premiers poèmes de la jeunesse, ne se ressourçait dans un puits d'encre noire, pour préserver le moment où son âme s'abandonne à être emportée par l'eau enivrante d'un baiser dans le lit mouvant des amants, l'espoir d'embrasser le temps où l'amour désiré dure toujours.

*LE temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

RATTRAPANT mes pas de mendiant-poète poursuivant les mots de sa pensée, une chanson de nos pères m'invite à reprendre son refrain pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien que ce soit nous avec la terre tournant comme une toupie autour du soleil qui allons, rapidement passent.

poème relu et modifié, le jeudi 24 avril 2025.

COSMAGONIE

*Spéculations sur un vide qui ne laisse,
étant infini,
pas de place au néant.*

PENSERAIS-je par moi-même le schème du poème scandé par les phonèmes, si l'aire vierge illimitée des pages qui se comble de raturages ne permettait à ce que le premier jet confus évolue vers l'allégation que sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, la matière des éléments qui se complexifie en se refroidissant ne dissiperait son énergie dans l'éther dont l'expansion s'accélère.

ME plierais-je à cette fantaisie de rapprocher l'aire vierge illimitée des feuilles de papier du vide en expansion de l'éther où s'agrègent le gaz et la poussière en des éléments qui dissipent l'énergie de leur matière dans des durées qui ne s'inversent si n'advenait, comme la temporalité d'une lecture après sa création dans l'espace de l'écriture, dans le sillage de la main qui s'épuise à permuter des mots tant que le signifié véhiculé par chacun ne soit supplanté par la pensée de la phrase aboutie qui ravie votre esprit.

PAREILLEMENT à l'immensité de l'éther où des nuages de gaz et de poussière s'agrègent en des astres obscurs ou lumineux, sur l'aire vierge illimitée des feuilles de papier s'enchaînent les mots qui émergent de l'évanescence d'un savoir qui, dans des tournures de phrases alambiquées, se condense en des pensées originales ou bancales sur l'attraction créatrice du vide où le futur réside.

AU-delà des nuages, de la lune et des étoiles, à mes yeux, c'est dans le vide originel que se dilue l'expansion de l'éther et quand bien même que ses confins ne soient que le miroir repoussé du monde qui advient reste le mystère, si la matière de l'univers ne s'aggrave moins qu'elle ne s'épuise et si "rien ne se perd, ne se crée : mais que tout se transforme", de la conservation de l'énergie dissipée par les astres révolus dans le froid absolu ?

JE pose, une fois trouvé la rime qui certifie ma prose, que le vide originel fut déchiré par l'énergie qui s'y accumule dans un écrêtement des ondes creusées par chaque point du vide absolu absorbant son même à la ronde et que, depuis son éruption dans une béance à elle-même suspendue, l'énergie libérée s'y matérialise en évitant l'éther à moins que, comme le flux des pensées évanescentes s'imprime sur le vide blanc des pages qui ajoute le corps des lettres et sépare les mots, le vide infini ne soit qu'un point qui s'agrandit à mesure que l'univers s'y inscrit.

SI, depuis cette déchirure dans le vide originel par l'énergie qui s'y accumule dans le croisement de l'absence de point du vide qui s'expand à l'infini et la réduction de l'infini en un point qui n'a pas de contour, l'expansion de cette béance où dans l'éther se dissipe l'énergie de la matière ne s'accélérait dans ses confins alors le retour au rien des éléments de l'univers dans le vide d'avant celui de notre monde ne se ferait.

CETTE extrapolation que, sans l'expansion de la béance noire de l'éther qu'accélère la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, le chaos de la matière ne se complexifierait en se refroidissant, résonne dans la chambre d'écho de mon cerveau qui s'en étonne depuis que l'aire illimitée des pages vierges ne laisse de répit à cette monomanie de brasser jusque tard dans les nuits des des imbroglios de mots, qui égrenés en un chapelet de rimes sonores, tournent autour de mon effort.

FAUTE de posséder la connaissance d'une science qui s'étale avec aisance je soutiens, dès lors que l'étirement de mes vétilles en des pensées qui brillent n'est dû au souffle d'une inspiration mais à l'aire vierge des pages qui recueillent le bricolage des rouages du langage, que l'accélération de l'expansion de l'univers n'est due à la violence du souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui aspire, dans un infini sans contour, la bulle d'éther où s'éteignent les jours.

LA page blanche étant la fenêtre à travers laquelle mon esprit curieux voit dans les cieux la poussière s'agréger en des astres de feux, et pour mon âme un passage pour son voyage à la fin de mes âges dans l'au-delà du vide infini de ma page qui n'a, comme l'éternité, de commencement ni de fin, bien que tiraillée par la poursuite de ses deux voies, les traces de leur venue sur l'aire vierge des pages chronophage déploient d'une même voix l'angoisse de basculer du vide illimité dans le néant.

COMMISSIONNAIRE d'une âme qui, hantée par la crainte de chuter, ne serait-ce une seconde, dans une impasse du monde, traverse le ciel blanc des pages emportée par la rime chantante qui oriente la strophe intrigante vers l'ambiguïté éprouvante des amours de loin, quand ce n'est pas mon esprit qui replonge, pour asseoir un savoir qui ne soit un mensonge, dans le vide froid de l'éther sans lequel ne se dissiperait l'énergie de la matière, vouté par l'écriture je poursuis ces deux aventures.

MA vie s'écoulant derrière l'écrivoire, j'écoute venir à moi les traces mouvantes qui répondent à l'attente de mon esprit dont la somme des ignorances libère de toutes vraisemblances comme celle de trouver l'élément créateur dans le vide attracteur et quand ne se vérifie cette lubie, c'est mon âme orpheline qui s'acoquine, lors de mes nuits d'encre noire, des envolées d'un verbe endiablé qui, plutôt que d'un lissage d'un pâle marivaudage, maculent les pages où s'amplifie le désir infini de l'amour promis, d'obscénités honteuses autant que trompeuses.

QUAND, dans le brassage des poignées de mots, ne s'agrège une formule concise sur le vide créateur des pages vierges requises pour l'avènement d'un contenu encore inconnu, et que mon esprit se lasse de ne percevoir une pensée cohérente remonter de la trace qui se déploie dans l'espace, alors s'enchaînent les envolées fébriles de phrases faciles qui ravissent une âme émoustillée par la crudité des amours couchés sur du papier par une main qui, avant ses propres audaces, a longtemps feuilleté des ouvrages salaces.

LA voix de mon âme diverge de celle de mon esprit lorsque, sur le chemin blanc des pages, plutôt que de poursuivre la spéculation de l'amateur qui voit, à l'image de son ouvrage qui se constitue à mesure des assemblages des rimes d'un autre âge, les éléments de l'univers s'agrèger dans le vide attracteur d'un éther où se dissipe l'énergie de la matière, la trajectoire de la strophe s'incline vers la mélancolie de diluer l'amour promis dans l'encre noire d'une nuit infinie.

QUAND ma plume de gribouilleur ne réussit à pallier la défaillance de mon esprit à combiner l'agrégation de la matière avec la dissipation de son énergie dans le vide de l'éther, elle trame avec les mots vulgaires de mon vocabulaire des amours de loin qui, délestés de la pesanteur des corps, ne se limitent dans leurs transports et dès lors que le verbe s'est dissocié de la chair, confortent mon âme dans son voyage si bien que le vide attracteur des pages vierges amplifie, le temps d'une vie, les déclinaisons de ces deux hérésies.

SANS l'attelage de mes doigts au bricolage du langage et une obstination en guise de courage ne m'apparaîtraient dans des formules abstruses des allégations que l'articulation de cette logique ne récuse que, même si la force gravitationnelle s'augmente à mesure que s'agrège la matière des éléments celle-ci n'est suffisante pour s'opposer à l'attraction du froid absolu du vide originel qui accélère l'expansion de l'éther d'un univers mortel dans l'éternel.

CONTRAIREMENT aux efforts de mon esprit de ne plus lier le déploiement des phrases à un passage du temps qui les anime en s'écoulant de gauche à droite mais au vide attracteur des pages vierges requises pour qu'enfin se synthétise, dans le sillage de mes doigts, mon entreprise d'extraire un savoir du méli-mélo de mots de ma bêtise, l'envolée de mon âme vers l'amour promis s'intensifie sur le lit blanc de ma page dans la surenchère des rimes outrancières d'une poésie ordurière pour que ne cède, à la tentation de s'incarner dans un interdit charnel, un désir d'aimer qui ne serait éternel.

QUE l'attraction de l'aire vierge de la page ne contrebalance la paresse de mon esprit qui se complet à attendre que lui apparaisse une pensée sur le vide en amont de l'entrelacement des mots que tresse malaisément mon geste, c'est alors mon âme qui vogue au gré des rimes osées qui trament le désir ultime des pulsions intimes vers la nuit illimitée où s'y sera diluée la mélancolie de rester fidèle à l'amour promis car, de ne s'enivrer de l'audace des caresses, ne cesse de s'écouler l'encre noire de la tristesse.

LES phonèmes du poème qui ne sont scandés par ma voix mais agencés par mes doigts n'épuisent, dans le ciel de lit blanc de ma page, l'encre noire des orgies de mes nuits qui élèvent mon âme vers l'infini de l'amour promis alors qu'il me faut inlassablement revenir, pour que mon esprit chemine sur le chemin blanc des pages, sur les fragments de la trace qui tâtonne dans des impasses quand la rime chantante ne s'accorde avec la suivante dans le vide créateur qui m'échoit.

COMME mon esprit souffre du manque d'agilité pour anticiper la pirouette de la strophe disloquée qui délivrera, une fois ses fragments raboutés, la pensée ignorée avant qu'elle ne soit formulée, et mon âme de craindre que son amour promis ne s'évanouisse si ne s'écrivent sans répit les orgies qui avivent le désir infini, ces deux aventures ne se prolongeraient dans l'écriture si, sur l'aire vierge des pages où progresse avec justesse la trame nouée par des rimes enchanteresses, ne m'apparaissait le devenir de mon être dans les entrelacs de la lettre.

DEPUIS que la page blanche m'instruit, dans une épreuve dont je prise d'être fier comme le manant de sa misère, de l'attraction du vide qui courbe mon ombre sur les pages sans nombre où s'agrègent les strophes quasi les mêmes de ce trop long poème qui amène mon esprit à penser que, vu que l'infini des cieus ne se réduit quand s'y éteint le feu des astres furieux, le vide que le regretté laisse à sa mort, plutôt que le néant, serait mieux.

COMME la sagesse dans la paresse ne m'est venue avec la vieillesse je reste l'obligé d'une âme qui poursuit son voyage dans la surenchère des rimes outrancières qui aiguisent les désirs ambigus des plaisirs combattus comme je le suis de mon esprit en bout de course qui, pour aller aussi loin que possible dans l'exploration du vide infini des cieus, attend que mes doigts guidés par l'écoute de mes yeux parviennent à démêler de la phrase décousue une pensée bienvenue sur le vide attracteur qui, en recueillant la vanité de mon ouvrage, repousse, de page en page, le néant.

MON esprit désormais instruit que c'est l'expansion de l'univers qui anime la flèche du temps et que c'est les vitesses de dissipation de l'énergie de la matière qui déterminent la durée des éléments, et mon âme de poursuivre son voyage puisque, de l'interrompre, je n'en n'ai le courage, pourquoi persister à ce que s'étale sur des pages blanches la platitude d'une hébétude sinon que, de s'aventurer en dehors l'aire vierge des pages où des pensées sur le vide attracteur s'épurent dans le ciselage de leur tournure serait, pour le poète qui ne pense avant que les rimes jumelles qui le devancent ne brodent du sens, un suicide.

MAINTENANT que mes vieux jours courent sur l'échec d'un parcours, ma page blanche est devenue le lieu où se figent sous mes yeux des pensées phonétiquement tramées par les rimes croisées dans des retours à la ligne qui conduisent mon esprit, instruit de la mort thermique des cieux, vers le néant inaccessible à Dieu, et comme cet ouvrage n'a d'autre fin que de dévider le vide créateur qui me revient, vais-je traverser sans dommage le dernier de mes âges sur l'aire vierge des pages ?

DANS le dernier de mes âges ne vais-je connaître, comme paysage, que le désert blanc des pages pour y dérouler une poésie qui contera, après ma mort, l'instant présent qui m'en sépare encore, vu qu'aux abords du vide infiniment froid mon âme vole au-dessus des lois et que mon esprit, de basculer à tout moment dans la trappe du néant, se fige dans l'effroi, rien de plus, rien de moins, du matin au soir et du soir au matin.

L'ÂGE venu où ne s'intensifient plus les accouplements de rimes complices pour que ne se tarisse la tentation d'une âme de s'incarner dans un plaisir de la chair perçu comme un vice, et les jours où, pour avoir attendu l'orgie des caresses dans la paresse, mon esprit hébété troque le temps qui passe pour une expansion accélérée de l'espace qui recueille le futur des éléments dont la durée varie suivant leur nature, aujourd'hui sans pause je transpose, en restant à l'écoute des rimes vagabondes qui se répondent dans l'allant débridé d'une ronde, l'immensité d'un vide immobile dans un récit qui file.

LE vertige qui envahit mon esprit à mesure que l'écoute de mes yeux se dilue dans la blancheur de la page me permet d'épouser, avec les mots rabâchés de cette épreuve maitrisée, l'espace de vide nécessaire pour extraire de cette phobie la logique d'une folie, comme à sa manière d'être sage, privée du lit blanc d'une page où le cri de détresse étouffé de ma jeunesse conduit ma plume à satisfaire le désir de mes fesses dans les bas-fonds de la poésie, mon âme désirante n'ouvrirait ses ailes à l'amour infini.

APRÈS avoir tramé des orgies qui m'exposent à une ignominie dont la rime libre ne se soucie, pour que l'amour promis à l'âme déboussolée de l'enfant abandonné ne soit jamais trahi dans l'infini, puis lier la durée des éléments à la vitesse d'épuisement de l'énergie de leur matière dans l'éther, aujourd'hui, poète qui ne s'exprime que dans une écoute de la rime lorsque, sous mes yeux, se musique le langage dans le vide silencieux de ma page, l'aire vierge illimitée des feuilles de papier me permet de convertir une démence en une romance.

QU'IL advienne que le vide de l'aire vierge des pages ne s'ouvre plus à l'aspiration de mon esprit que les cendres redeviennent feu dans l'immensité des cieux et à celle de mon âme de rester fidèle à l'amour promis en s'éloignant du plaisir charnel qui clouerait son envol dans la poussière du sol mais que, dessous ma main, la page blanche reste dans l'attente des pensées qui m'arrivent à mesure qu'elles s'écrivent, quel autre éternel s'ouvrira à mon appel ?

MA page blanche n'offrirait un passage à la barque du langage dans laquelle mon âme voyage vers la nuit d'encre noire d'un éternel reposoir où s'y sera dilué l'amour de loin tramé avec des mots grossiers, et une trouée dans l'éther pour un esprit qui ne conçoit que, sans la force d'attraction du froid absolu du vide originel, ne se façonnerait l'univers dans l'éternel, si mon âme et mon esprit ne tenaient à ce que le vide blanc de ma page reste créateur de leur cheminement jusqu'à leur dernier moment.

CETTE poésie chronophage, après avoir conjuré la hantise de mon âme que son vol ne se prolonge au-delà des pages de mes orgies sauvages puis l'angoisse de mon esprit que le vide attracteur des pages blanches ne l'achemine vers le néant gisant dessous l'univers présent, me laissera-t-elle troquer ma plume de poétaillon qui n'a désormais comme horizon que le vide créateur d'une déraison contre un bâton de pèlerin pour, sur les chemins qui musardent dans la beauté du monde, soutenir l'aventure de mes pas que ne retiendrait le ciel noir de l'orage qui gronde.

MON ÂME

*Retour de mon âme
sur son impossibilité à franchir
la barrière du langage.*

DU copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant, je ne me souviens ni du prénom, ni du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

QUAND nous nous retrouvons le jeudi, mon ami,
je te branle dès que tu me branles
et vient que c'est toujours toi,
le mouvement d'inflexion de mon corps
décidant de mon sort,
qui m'empoigne et me bascule
et, slip et pantalon
rabaissés sur les talons
sans aucune opposition,
m'encule.

ENHARDIS par nos bites qui se sont raidies
puisque désormais je suis,
à nous revoir à l'écart des regards,
du côté de l'interdit franchi
et que mon âme a fait le choix
de vivre les plaisirs qu'esquivait ma voix,
mes doigts,
en décalottant ton prépuce,
frustrent mes lèvres entrouvertes
et ma bouche mon anus
une fois que,
ta virilité fermement épanouie,
presque toute,
la suce.

TA bite qui s'arque entre mes doigts
sans être froide et roide
comme la quille que j'ai, en tapinois,
taillé dans du bois,
à pleine bouche je la salive tant il me tarde,
agenouillé comme un officiant,
de me retourner ou mieux encore
de me renverser sur le séant
pour que mon âme
comme une femme
que le frein de la pudeur ne retient,
épouse la vigueur de tes reins.

AUTANT j'apprécie que tu éjacules
de tout ton content quand tu m'encules
autant, mon ami,
je crains que nos langues à se nouer
dans la pâmoison d'un baiser
ne nous mène à recouvrer la raison
dans la romance de nous être rencontrés
pour toujours nous entendre
à laquelle mon âme d'enfant abandonné
ne veut se laisser prendre.

DE loger ta bite dans mes fesses,
depuis qu'à l'écart nous fuguons,
je ne dis pas non,
mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon,
après avoir retiré mes chaussures,
mes chaussettes et mon pantalon,
devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui,
que mon corps,
sans tricher avec une histoire d'amour
qui en justifierait la raison,
tremble d'être au cœur de sa condition.

LA première fois
où l'obscurité du square abrita nos caresses
je ne vis pas que des hommes
plus âgés que nous s'y cachaient,
ce n'est que lorsque nous sommes revenus
dans ce même recoin que je les entrevis
et que je me suis abandonné sans délai,
tant mon âme le voulait,
à tes mains m'asseyant sur ta bite,
rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiant,
mes futurs amants étaient là m'attendant.

ÊTRE l'un de ces inconnus,
les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé,
dont je me rapproche jusqu'à voir,
dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur,
la taille des bites qui impressionne
dans un rituel où chacun donne,
sans l'exprimer autrement qu'en le faisant,
ce que la chair de l'autre attend.

APRÈS m'être placé,
sans autre préambule,
du côté de ceux qu'on encule,
de tous ces hommes qui se branlent
autour de moi en attendant leur tour
et que de l'ombre c'est détaché
le plus généreusement outillé
pour satisfaire une envie
que ne tempère la vigueur
endurante de son vit,
aucun n'est venu là
pour mettre le holà.

Mon âme

TA soif, mon âme,
de consumer tes désirs
sans qu'aucun mot ne soit dit,
me plaque contre des inconnus
m'enculant sans merci.

M'INQUIÉTERAIS-je,
dans le retour frustrant d'une bite à sa mollesse,
qu'une autre déjà se dresse
pour honorer mes fesses
si mon âme croyait encore en la belle histoire
d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir
que l'on se raconte dans la nuit noire
sans que son fil des mots ne soit rompu
par une violence des corps en désaccords
plutôt que d'aller se fondre
au milieu d'inconnus
les fesses nues.

QUE mon jeune corps qui séduit
de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme
qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme,
soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul
auquel une histoire d'amour m'aurait lié,
le dois-je à la crainte de mon âme
que la promesse de combler
dans la délicatesse d'une fidélité
les désirs fébriles d'un fugueur indocile
ne soit plus fragile
que le silence anonyme des caresses
qui ne varie quand on honore mes fesses ?

Mon âme

Si mon âme ne préférerait,
lors de mes rencontres
avec les individus enhardis
par ma jeunesse délinquante,
aux mots enjôleurs
de la fidélité des cœurs
dont les amourachés se grisent
tant que ne se brise leur emprise,
jouir dans le silence
de la dérive des sens,
peut-être me serais-je attaché
à l'inconnu qui, le premier,
avec retenue m'a enculé
au lieu d'avalier le sperme de tous
sans compter.

DANS ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état,
je n'ai pas choisi d'être là,
je n'y choisis pas le menu de mes repas
et, comme pour les vêtements
dont le fripier m'affuble,
je ne choisis pas non plus
la taille des bites qui m'enculent.

JE ne sais plus
qui m'a appris que tu étais mort
sur le chemin menant à Katmandou,
mais je ne suis toujours pas certain
que nous parlions de la même personne,
de toi A. B., mon premier amour
puisque pleure en moi le regret
de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime »,
alors que c'était toujours vers moi que tu venais,
quand tu triquais.

A. B.

ta disparition n'a pas changé
l'attachement que je te portais
puisque, de t'attendre, déjà je le faisais
quand, dans l'errance prolongée de notre enfance,
plus souvent qu'à mon tour,
tu m'enculais.

MON pas ne retardait
sur l'allant vif de tes pas, A. B.
lorsque nous nous pressions de retrouver
le baraquement aux ferrures rouillées
à la tapisserie décollée sur des murs fissurés
car, bien avant de nous y faufiler,
ta bite que crânement tu brandis
alors que je m'accroupis,
sans que tu ne l'aies branlée
au long des rues dévalées
longue et raide comme une trique
l'était déjà.

TA trique pointant telle une canne
devant nous dans les rues,
pour que cela ne se voit,
tu la plaques contre ton ventre
avec la ceinture de ton pantalon
le temps que nous trouvions,
en ne proférant les mots grossiers de nos désirs
qui ralentirait mon pas à renchérir,
la première encoignure inoccupée
par la misère des vagabonds,
ô A. B. mon amant dont la bite
reste, longtemps encore,
rien que pour moi
ferme et longue.

A. B.,
la nature t'ayant doté d'une bite
deux fois plus longue que la mienne,
c'est à moi de jouir
d'être enculé.

A. B., un enfant perdu
dans un coin de rue
je resterais
si tu ne venais me clouer,
autant de fois que tu le veux,
ta trique dans les fesses
sans que jamais je ne craigne
l'intensité voyouse
de tes yeux.

LE chaos de mon cœur
qui remonte paniquer ma tête
ne trouve auprès de toi, A. B.,
sa raison d'être que lorsque
le plat de ton ventre fouette,
pour de bon,
le reste de pudeur
de mes fesses.

TA trique, ô A. B. mon amant,
constamment je l'ai en moi,
quand tu débandes dans mon cul,
elle grossit dans ma tête.

A. B., te rappelles-tu du jour
où nous nous sommes retrouvés associés
pour les travaux d'entretiens du foyer
et que, ceux-ci rapidement bâclés
et n'ayant pas cherché
à me cacher pour me changer
et laisser passer du temps
pour retrouver mon vêtement
à la patère du vestiaire,
sans mot dire tu m'enculas
et qu'affolé par ta vigueur
je t'ai supplié d'un : « plus longtemps »
au lieu d'un : « plus lentement ».

ALORS que je n'avais pas encore atteint
ma taille d'homme,
que je puisse suspendre ton immense corps
dans le ciel
je m'en étonnais chaque fois que,
pour une bonne fois m'enculer,
après m'être couché
à la renverse à même le sol,
tu y plaquais mes mollets
de chaque côté de ma tête.

Mon âme

COMMENT confesser,
sans me vanter,
qu'empalé sur ta trique, ô A. B.,
plus d'une fois,
les bras et les jambes en croix,
j'ai fait la roue
car dès lors que s'abolissaient en ta présence
les protocoles et les lois de l'obéissance
auxquels se plient les dociles et les serviles
qui tirent un avantage à rester sage,
mon âme ne craignait de franchir
la barrière du langage
pour s'aventurer loin de sa cage.

AVEC empressement
je m'adonnais aux caresses
que tu me disais aimer, A. B.,
et que de moi-même j'ai fini par goûter
surtout
quand le bout ta queue,
merdeux,
il l'était plus qu'un peu.

RAPIDEMENT
tu te beurras un énorme sandwich
pendant que je vidais mon ventre
et lavais mes fesses
par trop salies,
t'en souviens-tu,
A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes
sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes
vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour
rejoindre les copains qui se repassent, accroupis sur
la terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de
fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon
pantalon, tous alors nous nous branlons, mais urge
bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite
de chacun ramollie nous regagnons nos lits. Sous le
robinet servant à remplir le saut à serpillier je nettoie
mes fesses et mes genoux saignants, la terrasse étant
recouverte de graviers coupants.

Si, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges
tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus,
mon âme ne fréquentait que les songes
où de ne s'incarner dans le jouir vous ronge,
ô chers compagnons qui se disputent
le tendre que je suis,
au pilori d'un désir infini,
ligoté encore, je serais.

CETTE abondance d'amour
que vos verges déversent,
tour à tour, tous les jours
si mon âme,
plutôt que de la recueillir
dans mon corps sans faillir,
la déclamaient avec des mots qui aguichent les sens
sans que le désir ne s'évanouisse
dans la brièveté d'un plaisir intense,
ô mes nombreux compagnons
m'enculeriez-vous sitôt que,
gaillardement,
l'envie vous presse ?

APRÈS l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que l'angoisse de mourir dans la solitude de ce moment renonce à rompre de son cri le silence de l'amour infini recueilli sans jamais être trahi en mon âme qui, apaisée, se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.

Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris,
vous pensez contrarier mon âme
en me salissant les fesses,
mais c'est tout le contraire qui se produit
puisque ce n'est que lorsque chacun,
brulé, sucé, m'encule pour éjaculer
que mon âme accède
à cet amour désintéressé qui nous réunit.
Ce que je vous dis là
ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse
puisque c'est ainsi,
pour certains le jour, d'autres la nuit,
qu'avec vous, je vis.

DU préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntai une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où l'inclination d'une âme à se dissoudre dans la chair vous amène pour, près du bassin qui agrémente la terrasse d'une eau dormante et d'où s'élève, dans une trouée vers le ciel constellé, le remuement des premiers grands arbres, m'y assoir confiant que ne tarde l'ombre silencieuse que mon attente veut voir.

SANS inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en devançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

Mon âme

MA bite raidie
n'étant que le prolongement de ta verge
qui me transperce jusqu'à la garde,
sans toi, ô mon amant des forêts,
mon corps,
de nouveau,
ne se serait éclos.

EN allant au-devant des ombres
dont les verges luisent comme des glaives
dans la nuit des forêts
mon âme multiplie les rencontres
avec les amants qu'elle ne choisit
pour que, dans le silence des orgies,
l'amour promis soit infini,
si bien qu'aux aurores,
dans le filet d'un souffle devenu trop faible
pour enchaîner les mots balourds
d'un retour aux heures chastes du jour,
je respire le repos de la mort
dans la fatigue de mon corps.

Ô mes amants de la nuit des forêt
dont les ombres se confondent
dans l'anonymat d'une ronde
pour que ne soient réfrénés,
par une flétrissure de l'âge
ou la disgrâce d'un visage,
nos amours sans ancrage,
maintenant que pleut sur moi
en abondance du sperme,
mon âme souffrirait
si toutes vos verges me fascinant
n'avaient foui mon anus vraiment.

SI, couché sur le dos,
je cessais d'entrouvrir mes fesses,
l'amour infini qui irradie mon âme
pour autant que, sans mollesse,
soit fendu mon corps qui s'abandonne
aux coups de bélier de vos reins,
ô mes amants de tous les âges
sans visage sur ma page,
il me faudrait alors le conquérir,
mais de quel droit,
de quel autorité ?

MON ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts
où des amants se relayent pour, en l'enculant,
faire de mon corps un véhicule ardent
si, protégée par le chemin de ronde
des mots qui isolent du monde
où le plaisir doit s'acquérir pour en jouir,
mon âme n'était enveloppée
de l'halo intimement tendre
du bonheur trouvé à ne plus attendre
puisque seul est infini
l'amour qui reste promis.

SANS les amants de la forêt
qui se relaient sur ma page
pour faire de mon corps absent,
en l'enculant, un véhicule ardent,
mon âme sans âge ne poursuivrait son voyage
dans la nuit ininterrompue
de l'amour religieusement attendu,
puisque l'encre noire du désir
n'épuise les orgies qui ne cessent de s'écrire
sans que jamais le temps de l'orgasme
ne confine les corps qui s'embrassent
dans une réduction de l'espace.

Mon âme

Ô mes amants de la forêt
qui revenez m'enculer dans la folie
des pages brulantes que j'écris
chaque fois que mon âme souffre trop
de ne point jouir des plaisirs qu'elle s'interdit
de peur que son envol,
une fois mon corps cloué au sol
pour s'être abandonné
à être écartelé
dans une orgie sans parole,
ne soit plus animé vers l'amour infini
par les mots d'encre noire
du démon de mes nuits.

Ô mon âme désirante
qui fraie dans des poèmes
de plus en plus compromettants
afin de te soustraire
à la tentation de s'incarner
dans un plaisir de la chair
qui limiterait ton horizon
à la poussière d'un cimetière,
tu me tiens à l'écart des orgies
dont ma plume resterait coite
car dès l'instant où je jouirais,
dans la nuit envoûtante de la forêt
avalée par la gueule grande ouverte de la mort,
d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque,
je te perdrais.

poème relu et modifié, le samedi 26 avril 2025.

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

RECHUTE - I -

*Écouter avec les yeux
et penser avec les doigts.*

L'hébétude dont je parle

JOUR après jour je rechute, une fois le roman d'initiation à la vie commune refermé, dans l'attente d'être recueilli par la poésie d'un amour de loin lorsque, sur le lit blanc des pages, se trame dans des orgies impunies, le désir infini.

J'ÉCRIS à partir de l'effacement de ma mémoire d'enfant et de la mélancolie d'inscrire les impasses de ma vie dans l'horizon de cet oubli ce qui fait que se retrouve sur l'aire vierge des pages où des saillies de mots crus dédoublèrent ma psyché ambiguë dans des amours dépourvus de visage, le vide qui m'éprouve maintenant que mon ombre que les humeurs de la chair encombrant, assagie par le déclin de l'âge, s'y penche.

QUAND la blancheur indifférenciée de la page n'absorbe suffisamment mon esprit dans son image et me prive du geste d'écrire un cheminement lucide dans le vide, elle se change en un ciel de lit où les rimes désirantes décochées par le démon de mes nuits reviennent planter leur audace provocante dans mon sein pour que ne fléchisse sous ma main le désir de l'amour promis qui transporte mon âme vers l'infini.

PLUTÔT que de s'adonner aux plaisirs des corps qui consolent de l'acceptation de la mort, mon geste se limite à tramer avec des mots orduriers des orgies impunies qui prolongent, page après page, le désir infini de l'amour promis à une âme qui poursuit son voyage sans voir d'autres paysages que le vide blanc des pages qui recueille, au long de mes âges, la pluie noire des mots que n'épuisent mes outrages.

HÉBÉTÉ je dois attendre, avant que ne m'apparaissent des pensées savantes sur le vide illimité des pages où les rouages du langage multiplient les cafouillages, que la subtilité de la future s'élabore dans l'écriture, alors que c'est sans peine que s'écrivent les envolées de mots obscènes de mes amours de loin qui emportent mon âme, les pulsions du corps accumulant tous les torts, loin des fusions charnelles où les liens qui s'y tissent ne sont éternels.

LE vide attracteur d'une page blanche restant le même à l'infini, le travail exigé pour y maintenir le cheminement de mon esprit est décuplé alors que mon âme jouit s'en entrave des écarts de langage puisque, dans son voyage, les plaisirs différés de la chair intensifient le débordement des mots crus qui aiguissent un désir de malotru qui, de la page immaculée aux pages souillées, de n'être jamais vécu, ne s'épuise.

Si mon âme et mon esprit ne croyaient que, privés du vide blanc d'une page, ils ne se mouvraient dans l'espace comme les astres dans le vide de l'éther, la première ne volerait dans un ciel de lit où l'écriture des orgies impunies fortifie son désir de l'amour promis et le second, faute de dénouer les liens sensoriels du haut d'un ciel et pour ne perdre la raison dans un horizon qui ne soit une prison, trouve dans l'aire vierge des pages où se prolonge la trace des pensées élaborées dont il ne se lasse, le vide créateur de son labeur.

SANS l'aire vierge apprêtée des feuilles de papier recyclé mes doigts n'obtiendraient de la phrase rebelle à ce que des mots qui ruissellent peu ne lui restent fidèle au terme de la pensée affinée pour que mon esprit hébété puisse cheminer, à mesure que la trace prolonge ses tâtonnements dans l'espace, dans le vide illimité de l'aire vierge des pages et mon âme énamourée d'y poursuivre son voyage emportée par les dérapages du langage de mes amours sans visage.

DANS le dernier de mes âges où les mots de mes poèmes prolongent, après avoir épuisé la noirceur de mes songes, la trajectoire d'une ignorance sur laquelle, depuis l'enfance, s'appuie mon insouciance, il me faut plier mon être au dicta de la lettre qui dévore mes yeux et l'essentiel de mon temps pour que mon âme et mon esprit se rapprochent, la traversée de la page blanche réussie, du vide infini.

MON geste d'écrire remanierait-il des phrases bringuebalantes aussi longtemps que le délié de leur déroulé ne m'enchanté si, sur ma page, ne se poursuivaient le voyage de mon âme et le cheminement de mon esprit, l'une emportée par le délire de ne jouir que du désir infini de l'amour promis et l'autre qui, dans la phrase obscure qui se structure à mesure des ratures, acquière un savoir sur le vide attracteur de l'espace où la pensée fugace, dans les boucles de mots qui s'entrelacent, devient perspicace.

BIEN que je ne cesse de buter sur le sens de mon errance sur les pages blanches nécessaires pour fixer des pensées passagères, l'ébauche que je relance acquiert une cohérence lorsque, rejouées par l'écoute de mes yeux dotés d'un métronome sourcilleux, les rimes dispersées par l'envolée brisée, opportunément se répondent dans l'allant d'une ronde pour circonscrire le vide illimité de l'aire vierge des pages que se partagent, dans la lumière tranchante et les nuits enveloppantes, mon esprit et mon âme.

DEPUIS que je suis attentif à l'évolution de la forme à laquelle le contenu se conforme, les rimes qui s'entre-appellent pour dérouler une ritournelle sur la force d'attraction créatrice du vide où le fil tordu des pensées farfelues se consolide, ne cessent de réclamer, pour que le miracle d'y croire se reflète dans une strophe polie comme un miroir, une page blanche de plus.

EMPÊTRÉ dans un salmigondis de mots que je rabâche sans que mon hébétude ne s'en détache, s'insinue néanmoins dans mon esprit que les rimes entendues dans des moutures distordues finiront par clamer une pensée bien vue sur le vide attracteur puisque, en soutenant que sans une expansion de l'éther ne s'étoilerait la matière, perdue cette exigence de façonner du sens pour habiter les cieux depuis la mort de Dieu.

QUAND mon esprit se cogne, dans les relectures d'une écriture qui s'aventure dans le vide créateur de son futur, à des strophes cadencées avec des rimes d'écolier dont le signifié obtenu de leurs rencontres imprévues sur le moment m'époustoufle car ne fusant pas de mon souffle, mon ego blessé s'attelle aux mélis-mélos des mots qui sonnent faux jusqu'à ce que soit mélodieusement entendu la vacuité avérée de leur contenu puisqu'il n'y a, pour mon être qui raccroche ses insuffisances aux trouvailles de la lettre, en dehors du vide salvateur de la page blanche où la tournure bancale à la recherche d'un accord s'articule sur des charnières sonores, pas d'autre issue.

PRIVÉ de la connaissance qui permet de dérouler avec aisance les mots de cette évidence que ce n'est pas le passage du temps qu'il faut mesurer mais le nombre de pages vierges sacrifiées pour que la strophe ébauchée parcourt, dans une suite d'accords de rimes sonores, du haut à gauche de la page blanche affrontée au bas à droite de la dernière page vierge sillonnée, la distance d'une pensée.

DÈS lors que je ne puis répondre à l'attraction du vide blanc de ma page avec les formules d'un savoir que l'amour promis a éloigné de mon esprit, sans ce désir de relire en des tours mélodieux les inepties que j'écris sur le vide créateur d'un propos audacieux celles-ci ne deviendraient, alors que les mots que je brasse m'enferme dans une impasse lorsque la trace court après le temps d'une hébétude où rien ne se passe plutôt que d'inscrire les blancs de mes insuffisances dans le vide illimité de l'espace, des pensées qui m'éclairent le temps d'un éclair.

MES yeux ne comprenant pas ce qu'ils voient sans l'entendre comme l'éther que j'inspire pour le nommer dans l'expire, l'aire vierge des pages s'agrandit autant qu'il le faut pour que les rimes chantantes d'une tournure entraînant incitent mon esprit en attente d'une pensée percutante à s'aventurer plus avant dans la blancheur de la page jusqu'au point où, désorienté par une hébétude qui ne s'en détache comme l'enfant déboussolé pour être resté trop longtemps sage, en émane une vision du vide infini comme celui de notre univers dans la noirceur des nuits.

PUISQUE seules les pensées délivrées par les strophes concoctées avec les mots rabâchés de ma lubie sur le vide créateur de mon labeur compensent mon ignorance d'un véritable savoir dont je n'aurais qu'à prolonger l'histoire, la parenthèse d'une nuit brève et sans rêve refermée, le corps habillé de la tête aux pieds pour se faire oublier je martèle, comme le forgeron dresse le fer sur son enclume, la phrase retorse à l'allant de ma plume.

QUAND l'hébétude que j'endure me plombe au milieu des ratures d'une écriture qui ambitionne de circonscrire le vide illimité de l'aire vierge des pages dans une image sans raturage, pour que de nouveau m'entraîne le toutime des rimes qui rythme le tissage de la pensée en attente d'être dénouée il me faut renoncer, entre les somnolences ponctuant mon impéritie à ce que les mots anodins de mon quotidien relancent l'incomplétude de mon être qui se déploie dans la lettre, à la prédominance de mon esprit sur la strophe qui s'écrit.

MA prose rimée n'ayant la justesse d'une lyre il me faut relire pendant des années les variations d'un délire sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages où les pensées convoitées ne brillent sans que ne les vrille ma plume de pauvre drille vu que c'est par les yeux que j'entends leurs défauts et, tant que de leur polissage n'affleure un savoir qui est beau, les tournures dissonantes des strophes bringuebalantes ne laissent mon esprit s'échapper du vide salvateur des pages blanches ni par le bas, ni par le haut.

QUAND alerté par mon idiotie, je reviens affronter les strophes de mon poème dont la concision est tendue à l'extrême pour décocher un trait d'esprit, le développement discord de leur ressort que mes yeux n'entendaient pas jusqu'ici m'astreint à resserrer plus encore leurs tournures retorses car seuls les sons rapprochés des rimes qui s'impriment conduisent mes yeux sans dévier vers le cœur du vide des pensées visées.

ÉTANT donné que sans le support des pages blanches ne se figerait le flux volatile des pensées subtiles sur le vide créateur de cette folle histoire où les rimes pauvres s'entremêlent avec les riches pour tramer un espace évidé comme le motif d'une dentelle autour de son vide originel il s'en déduit que mon savoir n'est soutiré de ma mémoire mais d'un bricolage des rouages du langage sur l'écrivoire.

L'AMOUR promis ayant détourné mon esprit des études où s'accumulent des certitudes, il ne me reste comme seul avoir que l'aire vierge des pages où les mots s'ordonnent quand justement ils sonnent, mais pour que l'entraîn des va-et-vient incertains de ma main ne soit brisé par les silences d'une perpétuelle ignorance j'œuvre à transposer, en restant à l'écoute de la rime habile à relancer un cheminement fragile, l'immensité du vide immobile dans une parole qui file.

LA strophe plus ou moins bien ciselée qui soutire mon esprit hébété de la blancheur de la page pour l'amener à s'aventurer plus avant dans le vide illimité en se raccrochant aux pensées qui s'enchainent à mesure que la teneur d'une cohérence émerge du brassage des mots qui rentrent dans la danse, foutraque elle le resterait dans l'obstination itérative des déclinaisons successives si déjà ne se trouvait, dans le charabia simplet de son premier jet, une inconsistance génératrice de sens.

LE présupposé accepté que la pensée convoitée reste évanescence tant que celle-ci ne prenne corps dans une métaphore, ma tâche se limite à ce que les rimes badines des comptines dont la naïveté modulait déjà l'inconsistance de mon enfance me rappellent, dans la vacuité formelle d'une ritournelle, que le fil des pensées qui traverse mes âges ne se dévide que si, de ma page blanche où mon être attend de se connaître dans le travail de la lettre auquel ma main a appris à se soumettre, chacune en mesure le vide.

MON geste n'aurait de cesse de relancer la phrase obscure qui s'aventure à rapporter l'attraction du vide créateur dans la fluidité d'une lecture, car c'est dans l'ignorance de la subtilité délivrée par la strophe parachevée que mon esprit en souffrance poursuit son errance, et que se pose la nécessité du vide illimité pour que la pensée évanescence se condense en une tournure convaincante, comme nous apparaît bleu l'éther ensoleillé dans la noirceur de l'infini constellé.

LA pensée qui contente l'attente de mon esprit en souffrance je la dois aux pages vierges qui se multiplient en amont de la strophe claudicante qui reconduit mes yeux, par des détours fastidieux, face au vide inépuisable qui offre aux rimes de seconde main le loisir d'y croiser leurs semblables en chemin, car la vivacité de mon esprit ne se produit dans la farandole des mots qui se lient que si, dans une image parlante, se retrouve le vide attracteur de la page blanche suivante.

DÉJOUERAI-je l'hébétude qui se ressaisit de mon esprit quand la page blanche sacrifiée se retrouve saturée de mots raturés, si le vide attracteur de la suivante ne restait dans l'attente d'une saillie délirante, et comme la spécificité de mon art est de permuer les mots qui se bousculent tant que la rime qui zinzinule ne les module il arrive tôt ou tard que s'entende dans des formules concises la persistance de mon hantise que ne s'éternise l'embrouillamini de ma bêtise dans le vide créateur.

PAS un jour ne passe sans que je ne griffonne les quelques rimes qui sensément résonnent, sinon mon esprit s'enferme dans la folie de lutter contre l'oubli de la strophe imparfaite qui boucle dans ma tête sans que celle-ci ne s'arrête sur le phrasé mélodieux qui réjouit l'esprit curieux d'entendre avec les yeux que sans l'éther froid des cieux ne s'épuiseraient les astres de feu, car seule la bonne cadence des stances d'une ronde embrasse l'immensité du vide d'où ne s'échappe le monde.

PRESSÉ par la barre de nuages noirs qui rapproche l'horizon je marcherais encore d'un bon pas si je ne cherchais dans ma besace papier et crayon pour conserver la trace des rimes pugnaces de la strophe bavasse qu'un tour nouveau disloquera bientôt, car ma prétention de poétaillon est de débiter en vers, le vide originel qui englobe l'univers.

POURQUOI m'arc-bouter le dos au vent pour enchaîner, sur un bout de papier défroissé, une suite concordante de rimes savantes qui martèlent que ne se déploie une pensée perspicace sans le support vierge d'une surface comme pour l'astre qui se déplace dans le vide de l'espace, et d'autant plus que je dois, pour que mon verbiage boucle sur des tournures de phrases correctes, affronter pendant des années des cascades d'échecs.

QUE sur le bout de papier saturé des mots à la recherche d'une forme dont le fond sera déterminé par la quantité de vide sondé, me manque l'espace pour permuter les rimes qui par deux platement s'expriment, mes yeux sont alors privés d'entendre la raison du pourquoi que, sans le vide froid de l'éther, ne se dissiperait l'énergie de la matière, et c'est avec les fragments tronqués d'une strophe désarticulée que délayent les premières gouttes qui au vent s'ajoutent que la formule boiteuse d'une pensée prometteuse, sur un chemin sans abri, me laisse sans parapluie.

LES rimes décochées dans tous les sens pour atteindre les limites du vide où l'univers réside, de les avoir notées sur un bout de papier délivre mon esprit de sa folie de lutter, en affrontant une pluie d'hiver que renforce un vent contraire, contre l'oubli de la formule qui postule que les nuages de poussière ne s'agrègeraient en des astres lumineux qui se consomment aussi vite qu'à son échelle une étincelle, sans une expansion de l'éther qu'accélère la force d'attraction du froid absolu du vide originel où le retour au rien du monde mortel est éternel.

IMBÉCILE heureux d'avoir égrainé, sur un bout de papier, les rimes entêtantes de la strophe balbutiante sans savoir à quelle compréhension du vide attracteur celles-ci aboutiraient, car c'est dans l'après-coup, pour sortir de la boucle de mots dont le tournoiement incessant rend fou, que se dénoue, avec les plus entraînantes des rimes chantantes, la pensée triomphante qui postule que le vide attracteur de l'éther est créateur de l'évolution de la matière qui se consument irréversiblement jusqu'à l'heure où l'univers ne meurt thermiquement.

CETTE assertion que l'accélération de l'expansion de l'univers n'est due à la violence du souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'éther poussiéreux où s'agrègent les astres de feux, la dois-je à l'aire vierge des pages qui encourage le bricolage du langage ou à la phrase qui se fredonne à mesure que joliment sonne la rime d'antan qui décide du cours des mots suivants.

LES strophes déroutantes de cette théorie délirante d'un vide créateur n'ayant comme seul intérêt que leur bel attrait, ce n'est pas avant que les rimes trébuchantes, transmues en des sonnantes, carillonnent là où mes yeux s'égarèrent de ne pas entendre leur retour là où la musicalité de leur parcours le comptait que mon esprit démuni s'approprie, le redoublement des phonèmes consolidant le signifié mouvant du poème, le vide blanc de la page comme toile de fond de sa déraison.

RESTERAIS-je à écouter le remplissage de l'aire vierge des pages dont le vide s'agrandit à mesure que s'y déverse l'embrouillamini de mes inepties si, dans l'échange qui ne s'arrête entre le vide blanc de la page et la vacuité de mon être, des rimes guillerettes ne s'accordaient sur une musique simplette qui incite mon esprit à transposer la cacophonie de mes idioties en une orchestration implacable d'une folie.

AVEC la lyre à une corde qui m'accompagne quand je travaille du chapeau je déjoue les rimes badines des strophes cabotines qui glissent vers une humeur chagrine qui sonne faux car j'aimerais, avant que chacune dans l'oubli ne se taise, que les accords musiqués en mode mineur de la grammaire française qui accompagnent mon esprit dans sa dérive dans le vide des pages blanches qu'il n'esquive, plaisent.

DÈS lors qu'une page blanche permet aux vingt six lettres de l'alphabet d'étaler la durée persistante d'une hébétude pesante qui autrement resterait, sous mes yeux, diluée dans le vide silencieux, je cisèle avec un stylet la strophe déroutante qui devient, ses iambes rythmés à son avantage, suffisamment entraînante pour que mon esprit ne reste à jauger le vide blanc de la page pour s'avoir si celui-ci s'agrandit d'autant que le délire s'enhardi ou que le langage, à mesure des engrenages de ses rouages, ne s'épuise dans le silence de l'espace infini.

SANS cette inquiétude que mon hébétude ne se détache de la blancheur de la page si mon geste ne transpose l'attraction du vide qui s'impose, m'escrimerais-je à croiser des rimes qui, aubaines sous ma plume incertaine, donnent à croire que ma main les agence comme je pense alors que c'est aux rebonds des phonèmes que l'écoute de mes yeux se raccroche quand la déclamation s'effiloche, si bien que le cheminement de mon esprit ne se poursuit que si, allegro moderato, mes mélis-mélos de mots de poétereau s'accordent sur un tempo.

SUR le quai déserté où mon poème m'entraîne pour que j'y entende les iambes des strophes dépourvues de la bonne cadence pour défiler avec aisance, je raboute la cacophonie de leur embrouillamini en reliant d'un trait appuyé les fragments entourés, mais comme mes boucles de mots ne se nouent autour du vide qui en décide lorsque les rimes chantantes repassent en rythme par deux devant mes yeux, combien de fois vais-je croiser les mots enrôlés pour affronter le vide de la page blanche et de moi-même qui, avec les phonèmes qui les relie dans le poème, sont devenus le même.

TOI lecteur fatigué de mon verbiage, tu perçois si bien que la beauté d'aucun paysage ne distrait mes yeux de la page où les fragments musiqués de la strophe désarticulée ne trouvent la clef qui enferme le vide illimité dans l'avancée déliée d'une pensée, que je t'entends me suggérer, pour alléger ma peine, d'accrocher les rimes vaines qui s'amoncellent dans mes rechutes, aux ballons qu'aiment lâcher les enfants pour que d'autres mains remplissent les blancs à l'autre bout du vent.

COMBIEN de fois vais-je sourire de laisser le souffle du vent emporter ce que j'oublie si je ne l'écris et de ne plus me voûter pour cueillir le mot précis qui clarifie la pensée poursuivie par mon esprit démuné qui attend, faute de s'arc-bouter sur un savoir acquis, que l'agilité de mes doigts réussisse à enchâsser dans des formules ciselées, le vide illimité des pages blanches affrontées.

MAINTENANT que se déroberent à mes yeux
dans l'ultime strophe de ce poème prétentieux
dont l'inachèvement me repose,
les volutes raffinées
de la tournure esquissée
pour distiller le parfum discret de la rose
qui, avec la dernière rime butinée
sur une ramure rouillée,
se serait éclosé,
de ce temps
emporté par le souffle du vent
je dispose
pour qu'aux habitudes de mon hébétude
s'impose,
sans ancrage sur une page,
d'être éphémère
dans le vide de l'éther.

poème relu et modifié, le dimanche 20 avril 2025.

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

RECHUTE -II -

*Circonvolutions et lacis
de l'acte de penser
en-dehors de son esprit.*

L'hébétude dont je parle

PLUS j'écris moins je suis et quand bien même, aventuré dans un poème, délesté de mon corps je me réjouis d'embrasser des phrases jolies, vient que l'hébétude reflue, l'encre tarie, dans les méandres éclusés de mon esprit.

Si je savais capturer des pensées autrement qu'en remontant la trace laissée par mon geste maladroit de les écrire, l'hébétude me maintiendrait-elle dans l'ignorance de la connaissance qu'une fois bouclée, la phrase avance.

BIEN que précédées d'une hébétude obtuse, dès lors que des pensées confuses, une fois écloses dans une prose, déflorent les oublis de mon esprit, je griffonne des accroches de phrases pour le poème que j'ose.

COMMENT approcherais-je la pensée poursuivie qui, correctement formulée, arraisonne mon esprit, si je ne déversais sur ma page, faute de sa forme résolue, l'à peu près de son contenu.

SANS les errements de la phrase retorse dont le sens évolue tant que son mot de la fin ne se rattache à son début, la pensée issue d'une tournure imprévue ne se détacherait de mon esprit ballot qui, dans la vacance du temps où se prolonge la carence des mots, s'égaré à les chercher hagard.

QUAND tarde à émerger de mes idioties une pensée partageable avec autrui, vu le temps que je dégote dans des phrases en loques les rimes ad hoc d'une formule baroque, mon esprit fatigué d'être ballotté d'invéraisemblances en insignifiance par une plume manquant d'aisance, dans l'hébétude s'alanguit.

L'HÉBÉTUDE privant ma plume d'un discours délié aussi longtemps que sur une pensée diffuse, une formule abstruse ne se soit explicitement refermée, j'assiste sur nombres de pages blanches, mesure de mon idiotie, aux balbutiements de la phrase dont le contenu imprécis, à la première rime, s'arrime.

PAGE après page mes yeux restent à l'écoute des strophes que je raboute jusqu'à ce que, des pensées bricolées avec des rimes redoublées coûte que coûte, mon esprit ne doute.

LES pensées redondantes qui supplantent une hébétude prégnante pour enrichir l'histoire d'un savoir sur la force d'attraction créatrice de l'aire vierge des pages qui recueille le lissage des tournures alambiquées qui transforment le vide en des images, ce n'est pas à la sagacité de mon esprit que je les dois mais au travail de mes doigts.

À mes heures d'écrivain mes doigts doivent leur labeur au vide attracteur, car sans l'aire vierge illimitée des feuilles de papier recyclé ne se prolongerait, pour le survol d'une lecture, le temps sans fin de l'écriture.

UNE fois le silence de l'hébétude dépassé et que mon esprit part à la rencontre d'une nouvelle pensée, celle qui s'ajoute à mon radotage sur le vide créateur de mon ouvrage n'en n'est plus une, car c'est avec les mots d'un même trousseau que s'étirent des phrases dans tous les sens jusqu'à ce que s'articule cette évidence, que le contenu de la forme obtenue, privé de la page nue inhérente à sa venue, me resterait inconnu.

QUAND bien même la brillance de la tournure de la phrase qui se déploie, aiguillonnée par la rime libérée de la métrique d'autrefois, ne dure au-delà de sa lecture, qu'un trait percutant ne jaillisse du salmigondis qui s'écrit entretient l'inquiétude de mon esprit que le geste de poursuivre obstinément une pensée obscure ne surmonte l'accumulation des moutures inégales de la strophe bancale à laquelle manque une césure pour habilement conclure.

À défaut de m'appuyer sur un savoir solidement charpenté il me faut attendre, pour qu'un trait d'esprit adienne au-devant de mon esprit qui s'en saisit lorsque, dans le sillage de mes doigts qui dévident le fil d'un galimatias, chantent les rimes entêtantes dans le tour subtil de la pensée qui se profile dans le polissage fastidieux d'un radotage ennuyeux.

LA forme concrète de la pensée courtisée restant abstraite dans ma tête je tourneboule la phrase indécise autant de fois que sa tournure n'ait acquise cette célérité ondulante qui sourit au dilettante puisque ce n'est qu'au terme d'un bricolage des rouages du langage que se lit, dans un engrenage convenu de mots attendus où la cadence des rimes rythme la pensée qui s'avance, le minimum de sens d'une bête persévérance dont s'ébahit mon esprit ébaubi.

C'EST constamment que mon esprit reste dans l'hébétude de ne pas connaître par avance le propos judicieux sur le vide attracteur de la page blanche où, pour satisfaire l'écoute sourcilleuse de mes yeux, mes doigts parviennent à ce que des rimes chantantes s'accordent sur la cadence sur laquelle s'avance cette évidence que privé de l'aire vierge des pages sacrifiées ne se concocterait le minimum de sens de la formule abstraite qui récompense, hors de ma tête, les coups de butoir de mon ignorance.

MON hébétude ne serait-elle que d'ignorer les pensées articulées lorsque judicieusement se croisent mes rimes d'écoliers, car c'est avec les années que je dois compter pour que l'agilité de mes doigts à manier un stylet mette en relief le vide blanc de la page qui absorbe mon esprit quand celui-ci poursuit dans l'oubli le mot clef perdu dont l'absence produit le récit qui s'ensuit, puisque c'est de ses longues plages de silence que surgit l'urgence de broder du sens.

COMME les traits de mon visage ne se réfléchissent dans le miroir qu'après avoir traversé l'espace désencombré du couloir et dès lors que sous mes yeux la blancheur de la page absorbe continument la vacance qui persiste dans ma tête, l'hébétude de mon esprit ne se détache de la blancheur de la page sur laquelle le temps passe sans laisser de trace que lorsque les mots qui étonnent à mesure qu'ils s'ordonnent reproduisent les contours de l'envers de ma face dans une image sans raturage.

ARRIVÉ à l'âge où la page blanche affrontée inspire mon délire sur l'attraction du vide créateur de mon geste de revenir faire vibrer les rimes encloses dans la banalité d'une prose qui cherche à restituer le vide silencieux de l'aire vierge des pages qui s'impose à l'écoute de mes yeux aussi longtemps que, sous mes doigts, ne se mettent en mouvement les rouages du langage qui enferment mon esprit dans une cage.

LA trajectoire de mon poème allant de l'effacement de ma mémoire d'enfant à l'hébétude du vieil âge qui fourrage dans le verbiage pour trouver une issue à l'impensé diffus qui s'affermit en un savoir acquis sur l'espace conquis du papier vierge requis, si bien que je scinde mon être qui ne parvient à être en amont de la lettre pour qu'une moitié s'en aille quérir, sur une page blanche, le vide meublant le quotidien de l'autre.

AVEC les mots de la phrase à venir qui sont les mêmes que ceux de l'enfant qui acquérait la connaissance intime du silence de ne pas savoir, n'apprenant pas ses leçons, répondre aux questions, je reste privé de la sagesse de la paresse de rester, hébété, à l'écoute du vide blanc de ma page sans que n'advienne le raturage d'un verbiage chronophage où je persévère dans l'ambition de sonder le vide qui m'inspire puisque, d'un savoir spéculatif pour être attractif et dont les formules s'accablent sur le support vierge des pages, je ne puis l'acquérir dans un oubli de l'espace où évolue la trace.

COMME les à-coups du rabot dans les mains de l'apprenti instruisent la mémoire du savoir transmis, ce n'est qu'en revenant sur les maladroites et les facilités de la paresse que ne sanctionne l'aire vierge illimitée des feuilles de papier achetées en quantité que dans mon esprit percute la pensée farfelue de la phrase biscornue que j'affute dans le vide attracteur du geste créateur sur la blancheur des pages qui inspire un délire que je ne préférerais dans l'expire.

DÈS lors que ce sont les gestes de tailler le silex qui sculptèrent notre cortex et que c'est l'habileté de la main qui instruit l'esprit en retard d'un coup sur l'éclat produit, hébété je le reste tant que sous mes yeux n'apparaisse, pour autant que des rimes balisent l'espace où l'étalement de ma bêtise devient doctement concise, l'évolution de la pensée dont la célérité du trait importe moins que la validité de son trajet pour arraisonner la dérive d'un esprit hébété dans le vide illimité.

MA plume de gribouilleur n'ayant pas d'autre choix, une basse continue d'hébétude étouffant ma voix, que de requérir la surface vierge des pages pour repousser le silence de l'ignorance en brassant avec les doigts les mots d'une quête de sens tout en ne perdant pas de vue que la pensée apparue dans une tournure de phrase imprévue est de situer sur l'échelle du vide, entre le point blanc de la page le plus infime et l'espace infini où l'univers s'abîme, le vertige de mon esprit.

DE la bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit en souffrance quand lui échappe le dernier mot de la phrase bout de ficelle à laquelle je m'attelle jusque dans les recoins des pages, ne m'en sort que l'effort de tresser à nouveau la ligne de mots bouche-trous jusqu'à ce qu'une pirouette cacahuète ne la dénoue puisque les pages blanches, telle une avalanche, m'ont amené à cet âge où seul compte l'achèvement de l'ouvrage entrepris pour palier avec l'agilité de mes doigts, l'insuffisance de mon esprit.

DÈS lors que ma plume ne capture, ni ce que je pense, ni ce que je dis, mais l'allégorie qui s'écrit, ma tâche se résume à ce que la rime ergotante démêle dans une tournure savante l'imbroglio de mots accumulé par le poète ballot de s'entêter à attendre, quand un mot lui échappe et que l'hébétude le rattrape, que l'aire vierge de la page ne remette en mouvement un récit convainquant sur l'attraction créatrice du vide dès lors que mon savoir ne peut se compléter de nouvelles pensées tant que n'aient été parcourues les pages blanches dévolues pour faire du vide un contenu.

PLUTÔT que de laisser la blancheur de la page engloutir la tentative d'émerger d'une pensée, je lance des poignées de mots autant qu'il en faut, le pertinent faisant toujours défaut, et comme c'est sans l'acquisition d'un savoir notoire que se concocte ma folle histoire de l'attraction créatrice du vide, l'aire vierge des pages est devenu l'espace illimité où les raturages ne découragent mon esprit d'aller à la rencontre de la pensée qui s'élabore à mesure que se répètent les rimes sonores qui scandent crescendo les phonèmes en or pour trouver un accord.

QUE le vide attracteur de l'aire vierge des pages ne devienne plus créateur de mon labeur et que mes yeux, privés de cet horizon qui devance la raison, ne cherchent plus à entendre les rimes chantantes d'une fugue délirante dans les tournures maladroitement reprises de la phrase imprécise qui s'enlise dans la bêtise, sur la nouvelle page blanche où s'évanouit mon esprit quand je me penche je prolonge, de surprise en surprise, cette hantise.

BIEN que seules les rimes dont j'ai l'usage décident des mots à venir pour défricher un passage dans le vide attracteur des pages aujourd'hui encore, guidé par cette évidence banale que ne peut briller une pensée originale dans une tournure bancale, la dernière embrouille que je tresse attend, sur nombre de pages blanches, que j'en acquière l'adresse.

QUAND bien même des rimes opportunes se répondent parmi les mots dissonants d'une ronde pour nouer, devant moi, des pensées de bon aloi sur le vide attracteur des pages blanches sans lequel ma déraison ne pointerait vers une ligne d'horizon, un filet de voix susurre, entre les ratures de l'hébétude que j'endure, le regret de n'oser l'aventure en dehors de l'écriture.

RESSORTI du purgatoire du tiroir, l'argument abscons sur le vide créateur s'étire à nouveau sur l'écrivoire puisque, sans cette nécessité comprise de la page blanche requise, mes yeux ne seraient à l'écoute des rimes d'un autre âge pour clarifier les pensées de passage dont je ne perçois le message tant que les méandres de leur écriture tâtonnante n'acquièrent la fluidité réjouissante d'une lecture stimulante, et ces pensées sur le vide attracteur sont d'autant plus spéculatives que l'hébétude m'en prive.

AVANT qu'une pensée finement brodée sur le vide attracteur ne se balance dans une belle apparence d'un bord à l'autre de la page, la tournure imparfaite de la strophe abstraite qui valse autour du rien dans lequel je me tiens éprouve la sagacité de mon esprit résolu à ce que réponde à la rime orpheline qui reste suspendue aux promesses des alexandrines qui tambourinent, la non-pareille à l'oreille qui, dans une pirouette qui retombe sur l'absence du bon mot attendu, audacieusement conclut.

Si la strophe désarticulée ne restait sourde à la controverse qui prétend qu'un énoncé tâtonnant ne peut, au gré des phonèmes qui retombent sur les mêmes dans l'écriture rythmé du poème, cueillir une pensée qui ne soit déjà fleurie dans votre esprit, l'agencement des fragments dispersés des moutures inachevées ne concocterait la formule abstraite qui reste absente de ma tête tant que les rimes croisées harmonieusement ne la dressent dans le vide illimité des pages blanches où le temps me presse.

QUAND l'éclair d'intelligence attendu n'a toujours pas jailli, la nuit venue, de la strophe décousue, l'acuité de mes yeux faiblit au point de ne voir se clarifier dans une tournure alambiquée les méandres divaguants d'une pensée, si bien que m'abandonne le courage de perpétuer l'ouvrage où l'enchaînement des mots s'anime pour autant que s'avèrent fécondes les rencontres arrangées des rimes, car le vide créateur que j'entrevois ne se conçoit que si le travail de mes doigts parle à ma voix.

ANTICIPANT votre souhait de ouïr le fond de ma pensée aussi distinctement que le reflux des vagues dans un coquillage, j'évide la phrase du lieu commun que le savoir de l'esprit précède les acquis de la main qui parasite la connaissance que j'acquière par moi-même dans le polissage du poème lorsque m'apparaît, au terme de mon geste, à travers la trame tissée des mots qui restent, la fibre nacrée de la feuille de papier apprêté pour absorber le filet d'encre noire du bruit de roulis de l'idiotie de mon savoir.

QUAND, dans un sursaut d'énergie qui rompt le mutisme de mon esprit qui s'assoupit après s'être doucement évanoui dans la blancheur de la page, mes doigts s'attèlent aux embardées d'une plume qui ambitionne de transposer le silence persistant d'une hébétude dans la musicalité d'une étude si bien que, dans le pataquès qui s'accumule dans ces moments où j'affabule, les rimes qui tintinnabulent à l'approche d'une virgule, pensent pour moi.

COMME les éléments d'Euclide se dessinent dans un espace vide, le trait lumineux d'une pensée sur le vide créateur apparaît sous mes yeux lorsque sur la page nue les mots inscrivent à mesure qu'ils m'arrivent la distance nécessaire pour que la phrase circoncrive le vide de son contenu si bien que, si ne s'enlace une pensée perspicace aux mots qui prolongent la trace, dans ma tête de poète qui s'entête à convertir un fatras rébarbatif en un jargon démonstratif, l'hébétude morose qui s'interpose entre la blancheur de la page et les bégaiements de ma prose, définitivement s'impose.

LA phrase mouvante bégaye-t-elle dans la tête du poète aussi longtemps que dans sa mémoire ne se cogite une formule solide sur la primauté du vide, ou ne serait-ce pas plutôt l'idiot qui, sur sa page, permute sans relâche les mots qu'il rabâche jusqu'à ce que, reprise par la rime qui devise sur la surprise que je vise dans une tournure concise, la ligne de mots démêlés en une pensée suffisamment épurée pour dépasser mon hébétude sans l'effacer encourage mon esprit dans son effort d'affronter un vide qui reste illimité une fois la page tournée.

COMME la strophe survenue reste superflue tant que son contenu farfelu ne dépasse le savoir attendu, les fragments gauchement griffonnés dans le vide attracteur s'agencent éloquemment dans le geste qui les reprend dans le vide créateur de la tournure adroite, si pour mon esprit qui progresse plus lentement que mes pieds lorsque, sur un nombre jamais compté de pages blanches sacrifiées, les mots qui s'agencent ne trouvent la cadence pour, d'une pensée savante, devancer une hébétude qui reste, n'évoluant pas, toujours présente, l'écart n'est point trop grand dans le vide illimité.

UNE fois dépassée l'hébétude de mes habitudes et que l'hardiesse l'emporte sur la paresse, s'intensifie alors le raturage des banalités que ma prose naïvement propose, mais comme le balisage par des pensées suffisamment éclairantes du vide illimité de l'aire vierge des pages s'effectue pour que mon esprit puisse y cheminer sans s'égarer jusqu'à la dernière concoctée je ne peux, bien que me pressent les âges de mes années de voyage dans l'ouvrage, sauter une page blanche pour avancer.

SI, d'attracteur, le vide de la page ne devenait créateur de l'évolution de la trace par où l'écoute de mes yeux repasse, le fatras de mon premier jet ne se donnerait pour objet, puisque l'effet recherché dans la banalité d'une prose ne s'impose que lorsque la vieille rime que j'ose en devient la cause, de dévaler ma page blanche autant de fois qu'une tournure de phrase de dévide le fil des pensées intranquilles qui, dans le vide créateur d'une vie passée devant l'écritoire, angoissent mon être de disparaître avec la trace d'encre tarie des lettres dans la nuit noire.

UNE fois encore repasse cette heure tardive où je finis par oublier la finalité de la phrase décousue qui boucle dans ma tête à la recherche de l'accroche perdue de son début, alors m'agite la panique de ne plus m'échapper de l'entonnoir du non-savoir au point que, bousculant nerveusement ma chaise, mes jambes se jettent dans des allers et retours devant la pendule du vestibule qui égrène la solitude pour, une fois l'espace délimité et le temps apprivoisé, me figer dans un quart de tour devant le miroir qui me renvoie la silhouette desséchée d'un âge avancé si bien que, bouleversée de me voir hébété de la tête aux pieds, la voix timbrée de mon souffle me rappelle qu'elle a mémorisé pour les offrir à l'écoute les amours de loin d'un poète qui ne s'aventure en dehors de l'écriture, mais avant de me réciter le dernier su, ma folie se double que mon esprit désormais ne se mouvra, car ne percevant plus se tramer sur l'aire vierge des pages une histoire à tiroirs, que dans la mémoire des mots noirs d'une vie fantasmée sur l'écritoire dès lors que, sur des jours qui ne seront plus écrits, tombera la nuit de l'espace infini.

QUE les gestes sonores de ma main n'explorent plus le chemin blanc des pages suivi par mon esprit quand, de son hébétude prégnante, l'en soustrait la démarche élégante de la phrase entraînant et que ne s'efface le reste de mon corps pour que s'élabore, dans le déploiement d'une trace, une aventure qui me dépasse alors je souffrirai, en ne retrouvant la page blanche où la rime pauvre glane le vide attracteur pour l'offrir en partage à l'improbable lecteur qui voyage sur l'aire vierge des pages où ma plume ne reste longtemps sage, de ne plus polir les strophes du poème tant que n'y brillent, dans la ronde des jours sans amour, l'hérésie de mon âme et l'inquiétude de mon esprit.

SAUTANT d'une phrase grossièrement défrichée à la précédente toujours embroussaillée qui exige que je jongle comme naguère le trouvère avec les rimes du dictionnaire afin qu'au rythme des trouvailles de leurs accordailles puissent se poursuivre, de page en page, pour mon âme un vol qui ne touche le sol et pour mon esprit ballot d'avancer pas à pas à la traîne des mots, et comme le vide illimité ne peut être parcouru sans qu'il ne soit balisé par des pensées bienvenues bienheureux je traverse, pour autant que l'aire vierge illimitée des feuilles de papier ne vienne à manquer à la rime chantante qui transmue en des réflexions chatoyantes le flot des mots d'une prose délirante, le brouillard de mon hébétude à gué.

poème relu et modifié, le lundi 21 avril 2025.

L'HÉBÉTUDE DONT JE PARLE

RECHUTE - III -

*Pour continuer,
sur un langage bricolé,
à échafauder des pensées.*

L'hébétude dont je parle

« CELUI qui, en revanche, n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé et qu'il a écrit, en passant du temps à le tourner dans tous les sens, à coller des morceaux les uns avec les autres et à faire des coupures, c'est à juste titre, je suppose, que tu l'appelleras « poète », « rédacteur de discours », ou « rédacteur de lois ». — Platon - Phèdre - 278e

PLUTÔT que d'en sourire comme étant des contributions sans avenir, c'est dans un enfer que nous enferment les “Lois” d'une “République” échafaudées avec une rigueur orthographique par le philosophe qui, assis à la place du roi, gouverne une cité idéale de citoyens encadrés par des gardiens armés et d'où en sera chassé le poète dont les dithyrambes s'inspirent des délires des buveurs d'élixir et non des concepts que les moutonniers acceptent car les inverser ne s'effectue sans être soi-même retourné.

ALORS que Socrate répète aux jeunes Athéniens qu'il sait qu'il ne sait rien et que seuls les dialogues fructueux échangés avec eux le sortent du fatras de son embarras, son élève Platon ne perçoit pas que sa plume, de jeune poète devenue celle d'un philosophe résolu, substitue au souffle pressant du héros tragique, le plat développement d'une écriture logique.

CONTRAIREMENT au rhapsode qui enchaîne à la volée, pour garder l'attention des auditeurs rassemblés, les épisodes les plus édifiants de son épopée le philosophe-roi, dont l'académie repose sur les grandeurs et mesures de la géométrie, étage sur sa page les plans d'une cité pour des citoyens qui seront cloisonnés suivant leur degré de conversion aux lois écrites d'une république composées de collages judicieux de dialogues laborieux découpés et tournés dans tous les sens pour en extraire l'efficience d'une implacable gouvernance.

QUE les citoyens des cités, faute d'épouser des idées suprêmes, soient gouvernés par l'ombre d'eux-mêmes projetée par une lanterne sur les parois d'une caverne comme aujourd'hui sur les écrans modernes, ne s'en diffère le poète dont l'esprit divague au gré des fadaises d'une métrique bancaire tant que sa prose versifiée ne boucle, dans une tournure qui plaise, sur une allégation originale.

À la différence du philosophe qui, en hybridant les racines des mots, génère des concepts souverains qui renversent les préceptes anciens, poétaillon ma plume arpente inlassablement l'aire vierge des pages dont le vide infini m'inspire à mesure que je m'y perds aussi longtemps que les moments d'absence de ma pensée en quête de sens ne se découpent en vers.

POUR que lecteur perçoive, entre les lignes d'une prose aventureuse endiguée par la rime scrupuleuse, le vide blanc de la page dans lequel je m'absente quand aucune pensée ne se présente à mon esprit qui se concentre, j'extrahis de la montagne de charabias sur le vide attracteur où ma raison s'enlise des tournures de phrases concises qui fractionnent l'étalement de ma bêtise en un chapelet de subtiles vantardises.

SI, en amont de mon effort de vouloir combler l'aire vierge de la page avec une formule irréfutable sur la force d'attraction du vide inépuisable, ma plume pataude marque le pas puis, pour ne rester privé de la pensée ignorée avant qu'elle ne soit formulée, en aval d'une embardée de celle-ci, le mélomélo de mots ordonné dans une tournure finaude j'ai de l'esprit, alors le vide blanc de la page qui épuise mon attention se transforme, par orgueil et prétention, en une ligne d'horizon.

CONTRAIREMENT au philosophe qui consolide avec sa plume savante des concepts arides, mon grimoire résulte de la transposition de l'image de la blancheur de la page qui absorbe l'hébétude de mon esprit en un vide à parcourir pour y affronter le silence de cette déficience dont je voudrais me guérir en parvenant à l'écrire, car ce qui importe ce n'est pas d'engranger un savoir sur le vide salvateur de la page blanche mais de sillonner l'aire vierge illimitée des pages sans que la main, à manier la plume, ne perde son entrain en chemin.

LA surface de la page blanche où l'hébétude de mon esprit ne cille resterait figée dans le temps comme un cadran d'horloge sans aiguille si, une fois le ressort de cette métaphore débloqué, les rimes qui sonnent aux heures où ma plume déraisonne n'égrainaient le silence de mon esprit en souffrance de la pensée qui lui échappe tant que celle-ci n'ait parcouru l'espace où s'affine la trace, si bien que c'est dans une logique étrange que les pensées lucides sur la nécessité du vide, s'engrangent.

DE temps à autre, alors que derrière les plis lourds du rideau de mes oublis s'effacent l'or et le givre de la dernière saison de ma vie, ma plume intrigante parvient, en s'appuyant sur les mots de mon soucis d'ajouter de l'inédit à des strophes dont seule la tournure varie, à surmonter l'hébétude qui entrave mon esprit pour affronter frontalement le vide illimité qui m'opprime s'il n'est, sur ma page blanche, bordé avec adresse.

PUISQUE le vide infini de l'aire vierge des pages ne se perçoit, après moult collages des fragments d'un verbiage, qu'au travers d'une image dont la transparente reste la même en se multipliant sur elle-même il me faut, pour détacher la pensée blanche de la blancheur de la page, retrouver dans le sillage de mes doigts la distance parcourue par la phrase obtenue en n'ayant en vue comme contenu depuis son début que le vide attracteur de l'aire vierge des pages.

LA bulle de silence dans laquelle s'enferme mon esprit plombé par son insuffisance serait illimitée dans sa croissance si je ne devais marquer le fait que, contrairement à la vanité du sage qui ne veut laisser de trace de son passage comme l'astre solitaire qui tourne sur lui-même dans le vide de l'éther, entre mes doigts ne passe le vide créateur de mon labeur de prolonger le tâtonnement de la trace par où l'esprit repasse pour parcourir l'espace vierge des pages jusqu'à l'achèvement de l'ouvrage, qu'une fois que les mots attendus sont clairement entendus dans des phrases facilement lues.

N'ADVIENDRAIT la nécessité de sacrifier nombre de feuilles de papier pour rapporter la dissolution de mon esprit hébété dans la blancheur d'une page, sans cette aventure dans l'écriture où le geste de la main précède l'esprit qui s'approprie les pensées bricolées en chemin, et quand bien même sont incongrues les allégations obtenues pour sceller des points d'appui dans le vide infini, leur redondance contrebalance la persistance de la pensée absente dans une hébétude dont la bulle qui me maintient dans une profonde inconnaissance m'est familière depuis l'enfance.

PAREILLEMENT à la belle attitude de l'enfant qui, pour masquer son hébétude, clamait à tue-tête dans l'admiration de toutes les connaître des comptines sans queue ni tête, aujourd'hui où mon esprit rechute dans l'écriture pour s'éclairer d'une lecture, s'accumulent des imbroglios de mots qui, pour l'emporter sur la pensée blanche qui recouvre paresseusement ma page blanche, délirent sur le vide froid de l'éther où s'épuise l'univers quand ce n'est pas sur les désirs de la chair qui mènent en enfer.

COMME le silence de mon insuffisance perdure aussi longtemps que la page blanche reste vierge de mon délire de recouvrir le vide d'une pensée translucide je trompe l'hébétude qui, sous mes yeux se confond avec la blancheur de la page, avec les mots usés de mon radotage qui colporte la pensée blanche qui survole ma page alors que dans mon esprit, pendant les heures passées sur l'écritoire sans qu'une formule péremptoire d'un savoir dérisoire ne comblent ce désespoir, l'effort de penser est noir.

ENTRE le moment où mon hébétude se complait à se dissoudre dans la blancheur de la page et celui où le geste de la main réussit, en amont de mon esprit en attente que s'écrive la pensée innovante dont son insuffisance le prive, à enchaîner les mots de dupe qui se disputent le vide blanc de la page qui absorbe mon quotidien, il me faut inlassablement déconstruire la phrase bricolée puisque d'échouer à l'écrire entretient mon délire de découvrir, au travers l'opacité de la pensée blanche qui ne varie ni ne flanche, la pensée éclairante dont l'absence me hante.

LES pensées blanches déjà traversées ne me sont d'aucun soutien quand dans l'hébétude je me tiens, car seules les rimes jumelles qui s'entr'appellent dans la virtuosité d'une ritournelle réussissent à ce que, dans la chambre d'écho de mon cerveau qui s'adonne à la vision monotone de la blancheur des pages, résonne le silence du vide que mon geste d'écrire s'engage à transcrire et de m'enorgueillir, captivé par le bruit d'engrenage des rouages du langage, d'être l'idiot manipulé par le fil des mots.

C'EST dans le geste de penser par moi-même en écrivant un poème que l'aire vierge de la page s'impose à mon esprit qui ne peut cheminer dans le vide infini sans y être précédé par l'allant chantonnant de la prosodie qui me poursuit dans l'écrit si bien que, dans mon attente qu'advienne la formulation qui convienne, l'attention de mes yeux fige dans la blancheur étale de la page sur laquelle je me penche la pensée blanche qui se substitue, l'invariabilité de son image résistant au langage, au contenu saugrenu des phrases obtenues.

FACE à la blancheur indifférenciée de la page que mes yeux lisent sans trouver de prise j'attends, n'ayant le dernier mot que si ma plume radoteuse en égrène les premiers, que l'hébétude prégnante de mon esprit soit encerclée par la ronde des phonèmes des rimes enfantines des anciennes comptines qui entraîne le poète pataud à consigner noir sur blanc, avec la dernière rime qui resquille pour arriver la première à la fin de la ligne, la durée pesante de la pensée absente.

COMME ce n'est pas ma voix mais la dextérité de mes doigts qui module le souffle du verbe qui vous esbroufe, c'est dans le vide attracteur de l'aire vierge des pages que perdue cette aventure dans l'écriture où mon esprit compte sur l'entrain de ma main pour piocher dans l'étalement laborieux d'un radotage ennuyeux les rimes qui vous enchantent lorsqu'elles s'entendent avec les suivantes si bien que, si l'une d'elles flanche, la surface étanche de la pensée blanche qui recouvre ma page blanche efface le temps perdu à quêter la vanité d'un contenu.

Si mon geste d'écrire ne s'évertuait à dérouler le silence de la mémoire effacée de mon enfance qui me submerge quand j'y pense, l'enfilade des moutures de la phrase incertaine qui se dérobe à la peine du poète qui enfourne ses charentaises pour, sans lever le cul de sa chaise, remonter les années passées à fuir la vie dans l'écrit, ne cesse de ramener son esprit hagard au vide attracteur de la page blanche d'où il part, atteignant ainsi le sommet de son art.

CONTRAIREMENT aux savants qui cogitent le clair énoncé que leur plume régurgite et n'ayant acquis la sagesse de contempler une page blanche sans que ne me vienne l'angoisse que mon esprit ne soit aspiré par le vide infini qui ne change tant que son hébétude s'y mélange, vient le moment où mes yeux poursuivent de leur écoute la rime chantante qui module la tournure mouvante de la phrase déroutante que ne rature l'irrépressible aventure dans l'écriture puisque, étant illimité, le vide attracteur ne modère la vanité de ce labeur.

DANS l'hébétude attendrais-je la mise en mouvement des rouages du langage pour déployer une pensée de passage avec les mots de mon bagage si, dès le plus jeune âge, je n'avais appris dans un long apprentissage le geste minutieux d'attacher les lettres par leur queue et d'aligner les mots sans accroc pour que, la page d'écriture réussie, la dextérité de mes doigts instruisse mon esprit.

EST-ce raisonnable, pour dépasser l'hébétude pesante qui entrave mon esprit qui s'aventure dans le futur avec les élucubrations d'une écriture obscure sur des feuilles de papier apprêté dont la nature de la texture détermine la facture, de comparer le vide illimité de l'aire vierge des pages avec l'expansion de l'éther d'où ne sort l'univers, qui reste ignoré par le plumitif qui déroule son histoire dans le temps qui passe plutôt que dans l'espace ?

Si je superpose, au carreau d'une fenêtre, la surface millimétrée d'une feuille de papier sur le ciel constellé et que la question se pose : pourquoi un univers grandiose ? Répondre que la grosseur d'un point varie suivant que l'espace du vide s'agrandit ou se réduit autour de lui, le dois-je à l'aire vierge des pages qui relance mon délire à mesure que l'horizon du vide se retire, ou à la strophe qui déraile pour retomber sur une trouvaille de sa rimaille.

BIEN que mon ambition soit que puisse se voir, dans le survol du poème, le vide de l'aire vierge des pages qui recueille les traces qui figent dans l'espace les pensées qui m'échappent tant qu'un ordonnancement savant de mots ne les attrape, car sur la phrase qui progresse à mesure que mon geste aligne différemment les mots qui restent et qui soudain s'élance, devenue limpide dans une tournure fluide, vers l'immensité de l'éther où se perd l'énergie de la matière en emportant mon esprit qu'elle gauchit dans son raccourci je suis, hagard, constamment en retard.

COMME ce n'est pas dans ma mémoire que s'agrège la pensée évanescence qui plane sur l'écritoire mais sur l'aire vierge des pages qui recueille l'histoire du vide créateur qui étire les heures aussi longtemps que se déplie comme un ressort la tournure de la phrase qui se crée dans son essor dois-je attendre, pour que la ritournelle que renouvelle la rime bout de ficelle ne finisse, que l'attraction du vide des pages blanches se tarisse.

APRÈS avoir divagué longtemps en compagnie de soliloques évanescents qui ne conduisent à rien de probant vient l'heure où, sur du papier acheté en quantité, je culbute la strophe imparfaite jusqu'à ce qu'une pensée chouette pirouette hors de ma tête pour autant que, d'une chute qui retombe sur le bon mot qui percute, la force d'attraction créatrice du vide en décide.

ALORS que dans l'expansion de l'univers le vide comble le vide plus rapidement que ne le fait la lumière, sur l'aire des pages vierges ne brille une pensée sur le vide attracteur une fois seulement que l'agilité de mes doigts n'ait pallié la lenteur de mon esprit à se saisir de la folie de la phrase qui s'écrit à mesure que des rimes en continu se répondent pour, dans l'allant d'une ronde, faire le tour du monde où, dans le vide de l'éther, l'énergie des agrégations de la poussière en des éléments divers se dissipe et se perd.

MON esprit poursuivrait-il son cheminement entre l'oubli et l'ignorance si l'aire vierge illimitée des feuilles de papier ne permettait de brasser les synonymes accumulés autant de fois que des rimes chantantes ne s'entendent dans une tournure de phrase plaisante qui délivre la pensée stimulante sur l'attraction du vide créateur auquel je crois dès lors que celle-ci laisse blanche la page suivante pour que, dans le vide infini qui ne se voit, me parle du dehors de moi la voix performative des rouages du langage articulés par mes doigts.

JE soumets mon esprit au schème de ce poème où c'est le vide de la page vierge qui est l'attracteur de l'histoire qui vient enrichir ma mémoire quand, sur la page, se façonne la forme qui évolue tant que ne soit perçu dans un énoncé confus la pensée farfelue qui surprend mon esprit qui, désorienté par le nombre incalculable d'engrenages des rouages du langage, évolue de blocage en dérapage, la vigueur des ratures réduisant l'écriture à ne pas en dire trop sur le déploiement de la trace encouragée par le vide en expansion d'une surface.

EST-ce à mesure que le schème du poème s'affermirait que le nombre de pages de l'ouvrage se multiplie plutôt qu'à la lubie du poète de remettre la mise en mouvement de son esprit à la force d'attraction du vide de sa page blanche, vu que son délire ne lui vient de son expirer mais de la répétition du geste de relancer la phrase qui s'effiloche de la pensée qui cloche dans son approche de l'horizon indépassable du vide blanc de la page qui se retire tant qu'un point final ne mette un terme à ce délire.

DE la strophe que je presse jusqu'à ce que de l'évolution de sa tournure émerge une pensée qui réponde au questionnement de mon esprit de savoir si, dans un univers dont l'espace cesserait de s'expandre et où, conséquemment, se figerait la course du temps, ma main continuerait de parler à mes yeux, privée d'une nouvelle page blanche pour que les méandres de l'écriture puissent affronter les ratures, du vide poussiéreux des cieux où advient le merveilleux ?

ALORS que je suis incapable de boucler dans ma tête la phrase parfaite que je n'aurais plus qu'à transposer sur le papier il advient, comme pour l'enfant qui, plutôt que de s'astreindre à apprendre pour bêtement comprendre, préférerait combiner des solutions jusqu'à ce que l'une d'elles lui paraisse vraisemblable sur son cahier d'école, que certaines fariboles que j'accumule pour la gloriole brillent comme des perles.

PRIVÉE d'une page blanche, la rencontre de la phrase malhabile avec une tournure subtile ne se ferait et mon esprit qui est mû par un stylet qui talonne la pensée convoitée en raturant les deux derniers mots qui clochent par un troisième qui s'en approche, n'affronterait jusqu'à l'heure des matines le cheminement qui s'affine dans le vide créateur qui amplifie son emprise sur un poète qui l'intériorise d'autant plus facilement que la vacuité de son être qui s'évanouie dans la blancheur de la page réapparaît, quand deux rimes entraînent dans leur mariage les mots qui échappent aux raturages, dans les amouraches de la lettre.

BIEN que l'hébétude de mon esprit perdure par-delà les ratures, celui-ci se soumet aux va-et-vient des tâtonnements de ma main puisque c'est dans le vide, pour peu que l'écriture y acquièrent une ossature solide, que le futur de mes pensées réside, car plus encore que l'air invisible que j'inspire sur un pas encore valide, c'est le vide inépuisable de l'aire vierge des pages qui entretient, dans le travail opiniâtre de la lettre, l'effort d'apparaître de la vanité de mon être.

MES mains ne sachant forger, ni faucille, ni marteau, ni labourer un paysage il ne me reste, dans le décompte de mes vieux jours, que l'écriture de phrases obscures qui s'aventurent, le voyage sur le chemin blanc des pages se rapprochant de la fin de l'ouvrage, à sonder l'expansion de l'éther où se dissipe l'énergie de la matière des corps en mouvement dans un vide qui, étant infini, le néant y est, pour mon âme et dans mon esprit, aboli.

PLUTÔT que d'arpenter quotidiennement une page blanche, pourquoi ne pas remonter à la première où y est noté ce moment où, la randonnée solitaire arrivée à la fin de la terre, mon regard basculât, avec les derniers traits rougeoyants lancés par l'arc d'un soleil vieillissant avalé par l'océan, dans la nuit noire de l'éther constellé, et comme l'espace se courbe dans une vision lenticulaire de l'univers, l'exploration repasse par l'astre bolide qui te transporte dans l'immensité du vide et si le fil tressé des mots usés de ton bagage ne s'est rompu dans des contrées innomées, alors tu retombes sur tes deux pieds en équilibre sur un rocher.

LA tête encore dans le ciel et les deux pieds sur la terre je recueille, au retour d'un voyage inspiré par une cosmogonie personnelle où la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui englobe l'univers accélère l'expansion de l'éther où se dissipe l'énergie de la matière, les pensées bricolées de ce poème m'assurent, en s'appuyant sur une écriture où la rime consolide l'aventure dans le vide des pages blanches sur lesquelles je me penche, qu'aussi longtemps que l'expansion de l'espace animera la flèche du temps, l'univers ne sera absorbé par le néant.

DANS cette posture de redevoir le cheminement de son esprit à l'aire vierge des pages où se déploie un verbiage bricolé avec des rimes d'écolier qui se disputent le galimatias des phrases brutes que je culbute jusqu'aux heures du jour décalant mes nuits jusqu'à ce que la strophe parachevée délivre, au détour d'une tournure avenante, une pensée convaincante sur l'expansion du vide de l'espace nécessaire aux évolutions de la trace, je me dois de n'oublier, dans l'après-coup de la performance, que c'est toujours comme l'ouvrage les entend et non comme le veut mon esprit que les mots bouche-trous s'agentent sous les yeux de l'hébété que je suis.

poème relu et modifié, le mardi 22 avril 2025.

RECHUTE - IV -

*Hormis la maladie et l'épuisement de l'âge,
comment en finir avec la poésie
et les visions du vide qui englobe le monde
si, en dehors de ma page
où m'enfièvre le venin
d'un serpent malin,
je ne possède le courage
de plonger dans la noirceur
qui vous aspire vers la mort ?*

L'hébétude dont je parle

ALORS que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie,
de troquer les amours de loin
et l'univers lointain
qui transportent l'âme, dépasse l'esprit,
pour profiter de la vie
et satisfaire
l'appétence de la chair
sans que la rime des mots fuyants
ne diffère le moment
où le baiser de l'amant
aspire la langue du trouvère,
la page blanche où se drape d'élégance
la phrase déroulée par la dérobaude du sens
me manque.

SANS la page blanche, point de prose
où les mots se détachent des choses
pour transporter mon âme dans l'infini
où l'amour ne meurt d'être éternellement promis,
quand ce n'est pas mon esprit
qui se déprend de son hébétude
dans la poursuite de son étude,
la débauche de phrases de ses deux aventures
dont l'habileté des tournures
scelle la véracité des pensées qu'elles capturent
avec une pirouette pour conclure,
triomphe de la tentation de la première,
de s'incarner dans un plaisir de la chair
qui l'encloserait dans un corps
jusque dans les cendres de ma mort,
et que le second n'acquière la sagesse
de renoncer au geste
de brasser les mots d'un verbiage
sur le vide attracteur de l'aire vierge des pages.

L'hébétude dont je parle

HORMIS les amours de loin
qui initient mon âme
aux désirs infinis
en enchaînant les orgies impunies
sur le lit blanc de ma page,
quelles autres injonctions
réveilleraient les pulsions évanouies
d'un corps assagi
aujourd'hui où mes yeux écoutent,
dans le vide attracteur des pages vierges qui me voûte,
s'éteindre la flamme de vivre vieux
comme celle des astres
dans l'éther froid des cieux.

APRÈS une vie solaire
où mes impulsions ne discernaient en mon sein
l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein,
et une lunaire
où mon âme s'est vautrée nue
dans des épanchements malvenus,
aujourd'hui, c'est avec des lois en guise de foi
que mes doigts s'emploient,
avec les mots buissonniers engrangés
dans une enfance déracinée,
à lier les prouesses de mon langage
au vide blanc des pages
ce qui permet à une âme timorée
et à un esprit hébété d'éprouver
les aventures excessives
d'une vie fictive
qui, de la vraie, m'en privent
dans l'orbe déclinante d'une trajectoire
qui s'assombrit sur l'écritoire.

DU fait d'avoir été privé,
dans mon jeune âge,
d'un ancrage dans un havre sans orage,
les élans de ma chair amoureuse ne s'aventurent
en dehors de la cage du langage,
si bien que ma page blanche est l'espace infini
où mon âme désirante déploie ses ailes
sitôt qu'au-devant d'elle,
troussées par une plume audacieuse,
se couchent des phrases scabreuses,
car ce n'est pas une muse savante
mais une sirène sensitive
qui gouverne la course enivrante
de cette dérive.

LES couples de rimes simplettes
que l'on se répète
pour ne pas pleurer dans sa tête
ayant promis
à une âme en repli
qu'aucune méprise ne déchirera les pages
de l'amour sans orage
de tous les âges d'un visage
que je vivrai demain,
depuis mon enfance
l'aujourd'hui qui passe
ne compte pour rien.

EST-ce du au refus de mon âme
de mêler l'amour à la mort
que j'embrasse d'un commun accord,
quotidiennement sur ma page blanche,
le désir infini
de l'amour promis.

POUR préserver l'amour promis
de la mort qui me privera de sa rencontre
mon âme vole sur ma page,
emportée par les couples de rimes vulgaires
d'une poésie outrancière
où mon ombre jouit sans encombre
d'amours sans nombre,
vers l'espace infini des nuits
imprégnées de la mélancolie
de tenir la chair à l'écart du plaisir
qui prive de l'éternité à venir,
alors que mon esprit chemine
dans le sillage du geste impérieux d'écrire
sur l'aire vierge illimitée des pages
une ligne d'encre noire qui sépare
le vide infini du néant,
puisque c'est ainsi que se partagent
les mots de mon bagage.

MES fantasmagories
ne se manigancent pas dans mon esprit
mais sur la page criblée de mots obscènes
à partir desquels des réminiscences de voyeurs
trament avec ferveur
le raconter qui ramène
au nœud œdipien du départ
aussi, comme pour le serpent
qui ne découvre l'objet de son désir
qu'une fois que s'est inscrit dans la poussière
l'alphabet de ses entrelacs pour le saisir,
la chute scabreuse de la tentation pernicieuse
de la phrase venimeuse ne m'est connue
qu'après que des mots crus aient parcouru
la distance nécessaire où le point final
n'est autre qu'un trou du cul.

SI mon esprit découragé renonce à agrandir ses vues
en ne revenant démêler l'imbroglio obtus
sur le vide attracteur de la page
qui inspire mon radotage,
c'est mon âme endiablée qui d'emblée s'en saisit
pour étirer l'impasse en une phrase désirante
qui, lisse comme un serpent,
traverse mon corps absent
pour qu'ainsi s'amplifie
le désir infini
de l'amour promis,
puisque tel est mon sort
jusqu'à l'heure de ma mort.

MON âme m'assigne,
pour que les horizons bleus de son envol
ne se limite à la rotondité d'une terre
où soulevée par le vent retombe la poussière,
à céder aux rimes indignes qui s'alignent
jusque dans les recoins des pages
afin que se multiplient des orgies impunies
et que, sans orage,
dans le désir infini des plaisirs inassouvis,
se poursuive son voyage
vers la nuit infinie de l'amour promis.

POÈTE qui ne cesse de courtiser les rimes dévoyées
par la crudité de leurs accointances
qui transportent mon âme et troublent mes sens
quand les élans de mon désir s'enlacent
aux audaces des strophes salaces
jusqu'à ce que ma psyché prostituée jouisse,
en cédant au féminin de sa conjugaison,
de l'érection de la lettre dans mon être,
comme deux serpents qui s'enroulent l'un à l'autre
à mesure qu'ils se dressent en sifflant.

L'hébétude dont je parle

MON âme n'étant vive
que si un verbe avilissant l'avive,
pour apaiser sa crainte que sa soif d'être aimée
ne soit plus étanchée sur le lit blanc de ma page
en abusant des mots crus
du poème impatient d'être lu par des inconnus
la nuit au coin d'une rue,
et pour que ce bacchanal
ne reste vulgairement banal
je rajoute de l'ambigüe
aux phrases paillardes attendues.

RIMAILLEUR à compte d'auteur
attendrais-je,
pour être le tendre
du défricheur certain de me fendre
au détour de la page hardiment troussée,
que me surprennent des phrases obscènes
si mes mains,
au lieu de savoir manier
les caractères d'un alphabet abstrait,
avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé
qui me reconnaîtrait.

ALORS que pour pleinement jouir de la chair
l'esprit doit se défaire du verbe,
de mon âme troublée j'entends la voix
parler en moi
quand la tournure suggestive
de la phrase lascive
décline mon penchant d'être Ève pour Adam
et que m'aspire le vertige d'assouvir
la spirale de ce désir
dans les outrances
de ne plus le contenir.

AU verso des pages d'une cosmogonie
où je conjure le néant avec un vide originel
qui, de n'être créé, est éternel
et où s'accélère l'expansion de l'éther
pour que la matière de l'univers
ne soit confinée dans un enfer,
ma plume qui, des mots, exhume
le désir qui me consume,
emportée par l'exubérance de la lettre,
aiguillonne l'ombre de mon être
vers des orgies sauvages,
afin que mon âme ne soit privée dans son voyage
des amours de loin couchés sur ma page,
si bien que la crudité versifiée
des strophes concoctées
m'acculent à cette extrémité,
le désir mis à nu,
d'être pourfendu par le cul.

LES amants sans visage
que je n'éconduis
du drap blanc de ma page
afin que ruissellent,
lors de ces rencontres providentielles,
les rimes compromettantes
qui enchantent une âme ardente
au point que, mise à nue par les stances
perverses qui la relancent,
elle fléchit
avant que ne soient explicitement réunis
les mots hardis de l'orgie qui s'ensuit,
dans la ferveur des nuits
où s'écrivent mes folies,
entre deux virgules,
m'enculent.

L'hébétude dont je parle

LE bleu du ciel lavé par la pluie
dont le retour me ravit plus je vieillis
me transporterait-il encore en s'abîmant
vers la pureté dernière du firmament
qui s'allège du feu des astres en s'agrandissant
si,
alertée par le cœur battant
de l'enfant obéissant
qui ne comprenait ce qui lui arrivait
que si des mots le lui disaient,
plaqué contre le mur de pierre
par l'officiant des messes et des prières,
mon âme avait chu,
une bite dans le cul.

POUR ne pas rester enfermé
dans le souvenir d'une enfance souillée
par le pasteur égaré
qui déposa sur mes lèvres la saveur
d'être le féminin de l'homme dans un baiser,
mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle
en déchirant une fenêtre de lumière
dans l'épaisseur de la nuit
permissive à l'appétence des sens,
m'a pris sous son aile et depuis,
bien que les rimes intimes m'émasculent
pour transcender un corps
désireux qu'on l'encule,
de prendre langue avec le démon
qui entretient la tentation
de s'adonner sans rémission
aux plaisirs distillés
par la morsure du serpent,
je ne réponds
jamais non.

MON âme,
son vol vers l'amour illimité étant porté sur ma page
par les rimes vulgaires de mon vocabulaire
jusqu'à ce que les plus outrancières
lui soufflent que son voyage
se poursuivra quand bien même une plume asséchée
cessera d'enfiler les mots grossiers
du poète fatigué,
allégée d'être ainsi déliée de l'impasse
du présent qui passe
au point que de chuter dans l'Hadès
en passant par mes fesses
elle s'en moque
comme d'une fin dernière de mon froc,
n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme,
c'est vers la lignée brisée du père
omnipotent comme un totem
que remonte alors la fêlure
qui parcourt mes poèmes.

PUISQUE mort,
le Dieu du livre le restera,
les mots du père qui rappelle à lui son fils
après l'avoir abandonné,
resteront à jamais tus,
si bien que mes rimes d'écolier,
après avoir bousculé mon esprit hébété
en bricolant une cosmogonie dont l'audace
est de lier la course du temps à l'expansion de l'espace,
transportent mon âme dans son voyage
par delà les couchés rougeoyants d'un soleil qui s'éteint
dans l'éther noir d'une nuit sans matin,
sans que jamais ne sera rompu le lien
noué sur le lit blanc de ma page,
avec son amour de loin.

L'hébétude dont je parle

DES chevaux de bois du manège
que réussissait à faire tourner dans un refrain
la musique des rimes de l'enfant puni dans son coin,
au contentement de mes fesses
que réitère sur moult pages
dans un diabolique racolage
une plume complice d'une âme sans âge,
le geste de perpétuer cette aventure
dans l'écriture
se fait-il pour que ne s'enferme mon ego
dans une hébétude qui ne dit mot,
ou pour satisfaire une psyché
qui se laisse inverser sans réticence
par la duplicité des mots crûs qui s'agencent
dans l'ordre où les indécences salutaires
l'emportent sur les désordres de la chair.

À quoi dois-je mon retrait
dans une vie sans attrait ?
À cette hébétude indécrottable
qui ne voit pas venir,
dans une phrase improbable,
les mots qui reviennent
sur le temps passé à les rechercher,
ou, pour que ne devienne un filon
la face sombre de l'écrivillon
qui perçoit les désirs ambigus de sa psyché
avant que ceux-ci ne soient couchés sur le papier,
à cette poésie baroque
dont les rimes équivoques
réclament le travail
qui accentue la faille
où sombrent en nombre
les tentations d'une ombre
de s'incarner dans un corps débridé.

APRÈS avoir tourné les pages de mes amours de loin
où aux aspirations de l'âme
ne se mêlent les humeurs du corps,
dépourvu d'avoir connu
l'envers de mon être par le cul
je me coltine à présent,
embarqué dans ce non-poème
tanguant vers l'âge du naufrage,
la compagnie d'une hébétude
dont les durées pesantes lestent mon geste
qui a perdu l'entrain de contenir le vide qui abonde
sur les pages blanches qui se confondent
sur le chemin des jours sans amour.

LE premier jet surgit du vide
où l'indéterminé se consolide
et se prolonge en un trait d'esprit
quand la pensée s'arque à l'extrême
dans la solitude d'un poème,
me dérobe-t-il le monde
pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe
et que mon âme,
alors que mes os se figeront dans la terre d'une tombe,
poursuive sa course dans l'infini des cieux
sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux,
ne soient alourdies
par les cendres de la chair d'une fusion refroidie
car c'est à tout jamais que s'éteindrait
dans la noirceur d'un éternel regret
la flamme de l'amour promis
consumée dans une nuit d'orgies.

L'hébétude dont je parle

BIEN que l'éternité
de mon âme ne me leurre,
que la chape d'hébétude se referme
sur mon esprit demeure
quand la poussière qui ne cesse de retomber
sur une terre immobile sous mes pieds
obstrue mes échappées vers le vide illimité,
ce confinement sous le plafond bleu du ciel
ne me pèserait si,
de tromper la poésie n'en ayant plus peur,
mon corps s'adonnait,
détaché de l'ombre de l'écri-voyeur
penché sur les pages chronophages
de son ouvrage,
au dérèglement de tous ses sens.

LA psyché du poète acrimonieux
qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux,
s'ouvre pour être aimée à des aveux,
aviverait-elle plus encore la flamme noire de mes yeux
si, plutôt que de confier une ambiguïté latente
aux rimes entêtantes
qui n'ont comme finalité que de cacochimer,
dans les écarts égrillards d'une poésie sans fard,
à la rencontre de l'attentionné
qui entendra dans les obscénités d'un délire
les dictas d'une lyre,
je m'en retournais être harponné
là où les solitudes
ralentissent le pas.

LA répétition de ce rituel
où, enculée,
la chair jouit d'être mortelle,
pourquoi l'accomplirais-je
si, sous le couvercle
d'un ciel dont l'horizon m'encerle,
ne se détache un envol
de mon corps cloué au sol ?
Alors que les rimes ordurières d'une prose roturière
détournent les pulsions criantes de la chair
vers une prière qui fera,
l'esprit de cette dernière
échappant au cycle de la poussière,
qu'à la mort de mon corps,
ensevelie dans la terre
mon âme ne sera.

CETTE fréquentation des bas-fonds de la poésie,
où la crudité des rimes
m'est d'autant plus salubre
qu'elle incite aux dévoilements intimes,
élève-t-elle mon âme vers la plus évidée des nues
sans que jamais, pourfendu par le cul,
mon corps au monde n'ait appartenu,
à moins que le courage ne me vienne
à ce que mon angélique gardienne
soit trucidée par le dard désiré
et, le verbe extirpé de ma chair
n'érigant plus de barrière,
à l'errance dictée par l'appétence des sens
m'abandonner
comme si,
dans les premières années de mon enfance,
définitivement,
je l'avais été.

L'hébétude dont je parle

NOTRE propre drame nous étant connu
qu'une fois qu'il se déclame
tu m'as entraîné
mon âme,
pour confesser ta fascination pour ce dard charnel
qui t'aurait déchiré les ailes
en pénétrant mon corps vaincu par le cul,
dans les orgies d'une poésie
qui aujourd'hui me laissent,
aux abords de la vieillesse,
avec l'hébétude
pour compagnie.

RAJOUTER,
avant qu'une tournure affutée
ne relance la phrase griffonnée
vers une visée autre que celle escomptée,
que sans les rimes de bagatelles
qui astreignent ma ritournelle
à passer par l'aveu formel
de chacune d'elles,
mon âme désirante n'aurait enjambé
l'hébétude de mon esprit surpris
que puisse s'écrire à rebours,
une poésie d'amour
sans retour.

ALORS que je ne m'imaginai la tournure
que prendrait cette aventure dans l'écriture
qui, pour mon âme,
prolonge l'amour promis
jusqu'aux abords de l'infini
et qui, pour soulager mon esprit
de son angoisse du néant,
inscrit son cheminement,
non pas dans le temps qui passe
mais dans le vide illimité de l'espace,
mais comme le cours de mes jours
passés à attendre l'amour
découle des avancées du langage
qui en freinent le rattrapage,
avec ce dernier tour malin,
pour qu'aujourd'hui ne ressemble à demain,
la musique répétitive des rimes qui s'imposent
dans les débordements d'une prose,
ici, prend fin.

poème relu et modifié, le mardi 29 avril 2025

Maquette de l'ouvrage façonnée
par l'*Atelier Nulpar* à Rezé
le mardi 28 janvier 2025

Site internet : artyuiop@me.com

Messagerie : petitjean.domi@gmail.com

